CINEMA

Fridette FATTON

La Vedette de " Tire au Flanc "

(Néo-Film)

15 Avril 1928

Prix : 6 fr.

NOTRE PROCHAIN GALA

Deux grands films français " Le Cœur magnifique " et " Blanchette " seront offerts aux abonnés de Cinéma le 28 Avril au Théâtre de l'Apollo

Profitant d'une légère accalmie des présentations, nous avons pu organiser à l'intention de nos fidèles abonnés et de nos confrères, un gala qui aura lieu au théâtre de l'Apollo, le 28 avril, à 15 heures.

Au programme de cette séance figureront deux incontestables chefs-d'œuvre de la production française, deux des films qui firent le plus d'honneur à nos réalisateurs et à nos interprètes, *Horoga,* sélection du *Cœur Magnifique,* de Séverin Mars et *Blanchette,* de René Hervil.

Depuis longtemps déjà le public amateur réclamait cet admirable film où Séverin Mars exprima avec une puissance jamais égalée, son génie du cinéma, *Le Cœur Magnifique* qu'il réalisa et interpréta lui-même.

Le Cœur Magnifique n'eut pas, à l'époque où il fut produit, le succès qu'il méritait. On n'en comprit ni l'intérêt humain ni l'originalité technique. C'est que Séverin Mars, beaucoup plus dans *Le Cœur Magnifique* que dans *La Roue* où il ne joua qu'un rôle d'acteur, fut un précurseur merveilleux de force, d'intelligence et de style.

Une réédition d'un tel film s'imposait. Nous la devons au Consortium Central de Paris et à son sympathique directeur, M. de Ascanio, qui ayant racheté tout le fond de la société des films Legrand, a bien voulu confier à la grande revue française *Cinéma,* le soin de ressusciter le chef-d'œuvre de Séverin Mars.

C'est également au Consortium Central de Paris que nous devons la réédition de *Blanchette.* Voici le meilleur film de René Hervil, son film le mieux fait, le plus direct, le plus touchant, le plus « cinéma ». Au contraire du *Cœur Magnifique* qui n'eut qu'un très petit nombre de représentations, *Blanchette* connut une très brillante carrière non seulement en France mais aussi à l'étranger. Si nous avons tenu à le représenter, c'est qu'il nous apparaît comme l'une des œuvres les plus caractéristiques de l'école française, l'une de celles qui ont le moins vieilli et qui méritent de survivre.

Blanchette, chef-d'œuvre de René Hervil fut également le chef-d'œuvre de Maurice de Féraudy. Jamais le grand comédien ne donna une telle mesure de son talent et on le reverra avec plaisir dans un film qui reste un véritable miracle d'interprétation purement cinégraphique.

Remercions, au nom de nos abonnés et de nos amis, le Consortium Central de Paris, de nous permettre d'inscrire au programme de notre prochaine séance ces deux grands films francais : *Le Cœur Magnifique* et *Blanchette.*

NOTA BENE. — Nos abonnés et les représentants de la presse parisienne, recevront une invitation spéciale pour la séance du 28 avril, au théâtre de l'Apollo.

Nous rappelons que l'abonnement à *Cinéma* (60 francs par an), donne droit à deux entrées gratuites à chacun des galas organisés par notre Revue.

L'OCCIDENT

d'après l'œuvre célèbre d'Henry Kistemaeckers

Réalisé par Henri FESCOURT

CLAUDIA VICTRIX ET JAQUE CATELAIN

LUCIEN DALSACE

de Bagratide, Jeanne Méa, Renée Velier, Andrée Rolane

Paul Guidé, Labry, Raphaël Liévin, Raymond Guérin

Une superproduction sensationnelle des

CINÉROMANS FILMS DE FRANCE

Pellicule Négative
PANCHROMATIQUE
Kodak

Seule, la négative **"PANCHRO"** donne à l'écran l'exacte reproduction visuelle des objets colorés.

Son emploi, de plus en plus répandu, est entièrement justifié par les résultats qui dépassent de beaucoup la qualité de ceux obtenus par les émulsions ordinaires.

Pellicule Positive
"NON FLAM"
Pathé

La Pellicule **"NON FLAM"** Pathé - émulsion positive - a toutes les qualités de la pellicule positive ordinaire.

Elle peut être utilisée partout sans le moindre danger, libérant ainsi l'industrie cinématographie des derniers risques qui entravaient encore son expansion.

Demandez les notices gratuites :
La Pellicule Panchromatique "Kodak"
Le Film "Non Flam Pathé"

Société **"Kodak-Pathé"** S. A. F.
39, Avenue Montaigne, PARIS (8e)
Téléph. : Élysées 81-11, 81-12, 88-31, 88-32.

CINÉMA

La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

La nationalisation du film,
par Edmond EPARDAUD.

Les chefs de file du cinéma français,
Mme Germaine Dulac,
par Georges DARHUYS.

Çà c'est Paris,
par Pierre WEILL.

La décoration au studio,
par François MAZELINE

Libres Propos,
par LES QUATRE.

Compétence,
par Jacques FAURE.

Essai de fraternisation,
par Pierre-Henry PROUST.

Cinéastes,
Jacques Feyder.
par Michel GORELOFF.

Le style cinématique,
par J. A.

A travers les studios,
Par George FRONVAL.

Les films présentés,
par Paul LÉRINS.

Nouvelles de l'Etranger.

REVUE MENSUELLE
2e Année
15 Avril 1928 -- N° 11

ABONNEMENTS :
France, un an : 60 francs.
Etranger, un an : 100 francs.
Prix du numéro : 6 fr.

Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD
Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Epardaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

La Nationalisation du Film

IL ne suffit pas pour qu'un film soit essentiellement français d'en confier la réalisation à un Français et d'en éliminer le plus possible les éléments étrangers.

J'ai bien peur que, sur ce point comme sur d'autres, le décret Herriot ne fasse une sophistique et dangereuse confusion entre la lettre et l'esprit. Sans doute toutes les précautions ont été prises et l'article 3 du règlement établi par la Commission de contrôle, se charge de nous apprendre à quels signes seront reconnus les films français de première catégorie, éditeur français, scénariste, metteur en scène, assistant et opérateurs français, 75 % d'interprètes français et studio français. Est-ce suffisant pour produire des films spécifiquement français ?

Je ne le pense pas et je suis même assez disposé à croire que le décret Herriot loin de favoriser la nationalisation du film ne fera qu'accentuer le caractère international de notre production, ce qui serait à certains points de vue déplorable.

Cette conséquence pour le moins imprévue et dont le simple énoncé fera bondir les partisans farouches du décret, est cependant, pour peu qu'on y réfléchisse, assez logique et naturelle.

Que veut le décret lui-même et que veulent ceux dont il entend assurer la fortune ? Favoriser, sous la menace de représailles sévères, la vente et l'expansion du film français à l'étranger et principalement « dans les pays notoirement producteurs ». Or, que se passera-t-il sous le régime nouveau ? Sachant très bien que nos films même imposés ne plairont aux acheteurs et au public étrangers que s'ils remplissent certaines conditions intrinsèques, connaissant de plus, pour en avoir si longtemps pâti, l'intransigeance du principal débouché, l'Amérique, nos producteurs auront principalement en vue de séduire leurs farouches adversaires d'hier, aujourd'hui leurs clients forcés. Et avant de faire du film français il feront du film international, voire américain.

C'est précisément ce qui s'est produit en Allemagne depuis l'application du contingentement. Il faut bien le reconnaître, et les bons esprits en Allemagne, le déplorent comme nous : le contingentement, en favorisant la surproduction dans un sens nettement international a tué le film allemand.

Nous n'oublions pas ce que nous devons aux *Trois Lumières*, au *Cirque de la Mort*, à *Caligari*, au *Cabinet des Figures de Cire*, mais que sont devenus les Lupu Pick, les Pabst, les Robert Wiene. Désertant le champ des inspirations germaniques, ils ont, pour plaire au monde entier, épousé les plus détestables manies américaines. Ils illustrent des opérettes, composent de gentilles histoires qui se terminent nécessairement par un mariage. Quelle déchéance et combien le monde entier — celui du moins qui vit d'idées et de sensations fortes — est frustré par cette abdication !

Le film français n'a jamais eu si puissante personnalité, mais il dégageait cependant quelques qualités essentielles de grâce, de sensibilité et de subtilité esthétique que nous aimions et que le monde appréciait.

Je voudrais croire et jurer avec tant d'autres que nous sommes sauvés, mais je ne vois pas le décret Herriot et en particulier l'article 3 du règlement provoquer l'éclosion d'un *Don Juan et Faust*, d'un *El Dorado*, d'un *Fièvre*, d'un *Lys de la Vie*, d'un *Paris qui dort*.

A la place de ces œuvres originales et bien françaises, je vois des tas de films hybrides, des monceaux de produits germano-anglo-américains où l'élément français pour être prédominant dans la forme, sera inexistant dans l'esprit.

Et finalement ce serait bien triste, le commerce dût-il en récolter des fortunes en marks, en livres et en dollars !

Edmond EPARDAUD.

Les Chefs de file du Cinéma Français

Mme GERMAINE DULAC

NOUS n'inscrirons qu'un seul nom de femme dans cette série de portraits. Mme Germaine Dulac offre du moins cette particularité d'être, et depuis de nombreuses années, l'une des seules « metteurs en scène » du monde.

Elle a d'autres titres à notre estime et à notre reconnaissance.

Quand le cinéma se traînait misérablement à la suite du mauvais théâtre d'Ambigu, d'Opéra-Comique ou d'opérette, Mme Germaine Dulac osa rechercher le rythme propre des images et le langage susceptible de l'exprimer. Il fallait à l'art nouveau un style, une poétique et une esthétique. Intelligente et en possession d'une haute culture, Mme Germaine Dulac médita longuement sur toutes les possibilités de cet art, sur ses nécessités et ses fins. Personne ne serait plus qualifiée qu'elle pour en écrire une théorie complète, d'un double point de vue psychologique et critique. Dès le début de sa carrière, elle théorisa par la plume et par la parole et de ces fragments épars il serait aisé de constituer une vue d'ensemble de la cinégraphie. Cette vue générale ne serait tendre pour personne. Mme Germaine Dulac a horreur du médiocre et du vulgaire, du faux esthétisme, du poncif et des formules toutes faites. Sans condamner le scénario, elle voudrait que le cinéma, langue des images, prenne sa place, à côté et en dehors de la littérature, du théâtre, de la peinture, de la plastique.

Mme Germaine DULAC,
vue par Jean-Napoléon Michel.

On a parlé à son sujet de « cinéma pur » ou de « cinéma intégral ». Cependant elle s'est défendue en maintes occasions d'abstraire les nécessités vitales et même commerciales du film.

« Je ne discute pas en ce qui me concerne, a-t-elle écrit dans son curieux recueil *Schémas*, la nécessité des valeurs émotives dans la conception d'une œuvre. La volonté créatrice doit toucher la réceptivité de la foule par une ligne sensible qui les unit. Mais ce que je combats, c'est l'idée étroite que l'on se fait en général du mouvement. Le mouvement n'est pas seulement le déplacement, mais aussi et surtout, l'évolution, la transformation. Or pourquoi le bannir de l'écran, en sa forme la plus pure qui, mieux que d'autres, peut être, cache en elle le secret d'un art nouveau ? »

Mme Germaine Dulac n'eut pas toujours l'occasion ni les moyens de travailler à ce cinéma intégral dont elle eut, une des premières, une claire conscience. On lui reprocha d'être trop souvent en contradiction avec elle-même et d'illustrer, comme tout le monde, des histoires, des histoires nécessitant des titres explicatifs et n'ayant rien de particulièrement cinégraphique.

C'est l'éternel *primum vivere deinde philosophari*. Et l'on ne saurait jamais condamner une théorie sur les faiblesses humaines ou les difficultés matérielles de la pratique.

D'ailleurs, Mme Germaine Dulac, reconnaissons-le loyalement, a toujours fait le plus grand effort pour rapprocher ses réalisations de ses idées personnelles.

Dès ses premiers films, on sentit très nettement cette volonté d'affranchir le cinéma des autres moyens d'expression verbale ou plastique. Nous voudrions revoir encore aujourd'hui ces œuvres lointaines où Mme Dulac réagissait si courageusement contre les préjugés de l'art nouveau auquel on déniait même la dignité d'art : *Dans l'ouragan de la vie*, *Ames de Fous*, *Le Bonheur des Autres*, *La Cigarette*, *La Fête Espagnole*, *La Mort du Soleil*, *Géo le Mystérieux*, *La Belle Dame sans merci* et surtout *La Souriante Mme Beudet* où elle affirma sans doute le plus complètement et le plus précisément ses idées touchant le rythme et le style cinégraphiques.

« Au temps où la presse injuriait Germaine Dulac, écrivait Louis Delluc en 1921, nous avons loué violemment *Armes de Fous* et *Le Bonheur des Autres*. Le goût, l'esthétisme, le relief en virtuosité de cette « metteur en scène » ont encore gagné depuis *La Fête Espagnole* et *La Cigarette*. Elle a parfois sacrifié aux enjouements américains ou latins. Dans *La Belle Dame sans merci*, elle est bien elle. Et cela fait une heure brillante. »

Quelques autres films plus récents : *Ames d'Artistes*, *L'Invitation au Voyage*, *La Coquille et le Clergyman*, en attendant *L'Oublié* qui est en cours de réalisation, expriment très diversement le talent multiple et paradoxal de Mme Germaine Dulac.

Peut-être cette artiste intelligente, curieuse d'idées et ardente à la recherche, ne nous a-t-elle pas encore livré sa définitive pensée en une œuvre qui serait le clair miroir d'elle-même.

Cette œuvre type, nous l'attendons un peu comme une promesse et comme une récompense. Elle sera la justification d'une attitude à laquelle dix annnés de dures épreuves souvent contradictoires ont donné toutes les apparences de la vérité.

Georges DARHUYS.

Ça, c'est Paris !...

A la sortie d'une station de métro, j'attendais l'autre jour un de mes amis — un cinéaste — et celui-ci, comme tout bon cinéaste qui se respecte, n'était pas exact au rendez-vous qu'il m'avait fixé.

Pour tromper mon attente, je regardais autour de moi le va-et-vient des marchandes de journaux.

— *L'Intran !... Paris-Soir !... La Rumeur !...*

Elles étaient deux à se partager la clientèle de ce coin peu passager.

— *L'Intran !... Paris-Soir !... La Rumeur !...*

L'une était vieille, l'autre jeune. La première pliait sous le poids des nombreux journaux qu'elle n'avait pas encore pu vendre. La seconde n'avait plus en tout et pour tout, qu'un *Paris-Soir* à placer.

— *L'Intran !... Paris-Soir !... La Rumeur !...*

Un jeune homme lisant *Paris-Soir* passe.

Il va pour descendre dans le métro. La jeune marchande de journaux court vers lui :

— Mon dernier journal, Monsieur ,prenez-le !

Mais vous voyez bien que j'ai déjà *Paris-Soir* entre les mains !

— Oh ! Monsieur... Ça ne fait rien... Vous n'allez pas me laisser mon dernier journal !...

Elle a un regard si suppliant et si drôle à la fois ! Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas acheter ce journal qu'elle tend d'un air navré.. Le jeune homme se laisse attendrir sans difficulté et mettant dans sa poche le deuxième *Paris-Soir*, il repart.

Alors, sans même attendre que l'acheteur soit descendu dans le métro, la petite marchande de journaux s'approche de la vieille et, esquissant un pas de Charleston, elle lui dit d'un air ravi :

— Encore un M'man !... Tu vois, je les vendrai tous, ce soir !...

Voici, contée dans toute sa simplicité, la petite scène dont je fus il y a peu de temps, le spectateur amusé et attendri.

N'est-ce pas là un délicieux « *gag* » de cinéma ?

Et ce n'est pas le seul que l'on puisse trouver en observant quelque peu le peuple de Paris.

Il y a, dans ce peuple, des sentiments d'une fraîcheur, d'un esprit étonnants et, bien souvent, je pense qu'un scénariste devrait les employer. Avec le peuple... mais le *vrai* peuple de Paris... avec nos titis, avec nos midinettes, on pourrait faire un film délicieux qui serait pour nous, à l'étranger, une propagande incomparable.

On reproche souvent aux Américains de voir la France sous un jour peu avantageux. Comment voulez-vous que nos amis puissent se représenter autrement notre pays puisque, nous mêmes, dans nos films nationaux, nous ne montrons de Paris que les coins les plus laids... Coins qui d'ailleurs, ne sont fréquentés que par des étrangers !

Je ne veux pas citer aucun nom mais, si vous cherchez, vous trouverez tout de suite trois films sur Paris réalisés en France, par des Français, dans un but de propagande et qui ne pouvaient nous faire, à l'étranger, qu'une bien triste réputation.

Encore une fois, je voudrais qu'un metteur en scène français fit un film sur Paris, mais un film où nous retrouverions tous les beaux sentiments nobles et sains des enfants de la ville Lumière... un film dont nous pourrions dire enfin... *Ça, c'est Paris !...*

Pierre WEILL.

Olga DAY
La charmante vedette de *La Symphonie Pathétique*, qu'elle tourne actuellement sous la direction de Henri Etiévant, Mario Nalpas et Natanson.

Lily Damita
dans
Papillon d'Or

DEPUIS *Poupée de Montmartre*, Lily Damita fait figure de vedette européenne. Elle a tout pour plaire au public cosmopolite, la beauté photogénique et la beauté plastique, la grâce et l'esprit, sans parler des plus adorables jambes du monde.

Papillon d'Or que l'Union-Artistic-Films vient de nous présenter avec un succès qui présage la plus brillante carrière est un film absolument délicieux. Il n'y manque rien. En effet nous avons été pris aussi bien par le scénario que par la mise en scène, par les décors que par les costumes et Lily Damita sait être, quand elle le veut, une animatrice irrésistible.

Le scénario nous mène d'un pittoresques restaurant où Lilian est caissière dans les coulisses et sur le plateau d'un music-hall où la petite Lilian, cédant au démon de la danse, a réussi à trouver accès. Et c'est la luxueuse et douloureuse existence des étoiles restées femmes qui commence jusqu'au jour où la danseuse désabusée, victime d'un accident qui l'éloigne à jamais de la scène, ne reconnaît d'autre loi que celle de l'amour.

Michel Kertetz à qui nous devions déjà *Poupée de Montmartre* a illustré de façon somptueuse et captivante *Papillon d'Or*. La mise en scène est excellente, mélange de goût et de pittoresque, de luxe et d'esprit. Et les toilettes de Lily Damita composées par Poiret ajoutent au charme de même que les costumes de revue dessinés par le regretté Gesmar et exécutés par Mistinguett.

En vérité, *Papillon d'or* est un très joli film que tous les publics verront avec ravissement.

LA DÉCORATION AU STUDIO

LE décor est l'un des éléments essentiels de l'art cinégraphique. En le négligeant, beaucoup de réalisateurs se sont égarés sur les routes de l'absurde. Pour tenter de préciser quelque peu les problèmes que soulève la décoration cinégraphique, nous avons cru nécessaire de faire appel à l'appréciation des décorateurs spécialisés, ainsi qu'à celle de nos grands ensembliers qui eurent déjà l'occasion de se préoccuper de cette question.

Souhaitant que cette enquête puisse faire apparaître un principe utile, capable de dénoncer tant d'erreurs et d'anachronismes, nous laissons la parole à quelques-uns des maîtres les plus compétents en cette matière.

Chez Ruhlmann

M. Ruhlmann, dont l'influence s'exerça toujours si puissamment sur l'évolution des arts décoratifs modernes, a bien voulu nous recevoir :

— Plusieurs lois, nous dit-il, sont communes à la décoration en général et à la décoration cinégraphique.

Un décor doit être simple, afin de mettre en valeur les meubles dont le caractère précieux ou pauvre crée l'ambiance. Chaque meuble doit être à son plan, assez éloigné des autres pour ne pas les écraser.

Un décor doit être calme à la vue. Et ceci, non pas seulement en matière de décoration d'intérieur, mais aussi au studio où l'élément humain doit seul attirer l'attention. Le jeu des lignes horizontales fournit l'impression de calme ; la recherche des verticales amène au sentiment du grandiose, si nécessaire dans tout ce qui touche à la technique du spectacle.

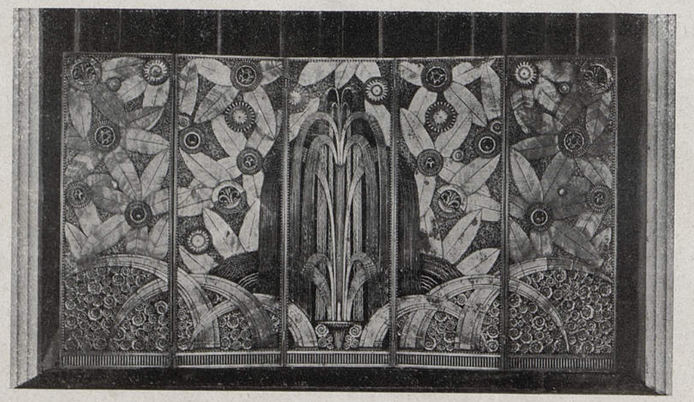
On atteint enfin à la sensation du relief, par l'opposition des tonalités (murs très blancs, tentures gris sombre) ; voici, je crois, ce que je puis dire du décor de cinéma. J'ajoute que suivant ces principes, j'ai prêté à M. Henry Diamant - Berger, quelques ensembles pour la réalisation de son film « Rue de la Paix ».

Parmi les films que j'ai vus récemment, j'ai remarqué au point de vue décoratif, « Métropolis ».

Le Bureau du chef de la ville était mal réalisé et vieillot.

Au contraire, la chambre de son fils était parfaite. Il s'en dégageait une impression étonnante de calme et d'intimité...

Ecran en fer forgé « Biche », par Edgar Brandt.



Paravent en fer forgé « L'Oasis », par Edgar Brandt.

M. Ruhlmann, au cours de la conversation que nous avons eue avec lui, nous a paru admirablement renseigné sur la technique du cinéma et sur les possibilités de la décoration au studio.

Il serait à souhaiter que le cinéma, qui manque encore d'artistes supérieurs pour la décoration, fasse plus souvent appel à des décorateurs comme Ruhlmann.

Jules Leleu

Par l'équilibre des proportions, la sobriété du décor, la logique de la structure, Jules Leleu, s'est affirmé comme le plus classique parmi tous nos créateurs de meubles modernes. Il concilie à merveille le rationnel et le sensible. Ses œuvres sont belles parce qu'elles rejoignent cette élégance attique qui stylise la forme sans la stériliser.

Toutes les qualités que nous venons d'énumérer sont bien celles qu'il faudrait trouver en un décorateur de studio. Pourtant Leleu ne s'est pas encore attaqué aux problèmes d'ordre photogénique qu'il résout presque d'instinct dans ses créations, ainsi qu'on pourra en juger par le cliché ci-après qui reproduit le décor très stylisé et très photogénique d'une chambre princière.

Francis Jourdain

Pour Francis Jourdain, le rôle du décor à l'écran est secondaire. Ce qui importe avant tout, c'est de faire valoir l'homme. On y parvient en utilisant un cadre sobre. Mais lorsqu'il s'agit « d'intérieurs », il devient parfois nécessaire de créer une ambiance et le décorateur reprend ses droits.

— Il est alors effrayant, dit-il, de constater à quelles erreurs grossières, se livrent la plupart de nos metteurs en scène. Les Cinéastes ont trop le préjugé de la grande lumière. Ce qui fait la forme, c'est le jeu des lumières et des ombres. Or, un décor est éclairé de tous les côtés à la fois. De plus, en éclairant ainsi un intérieur, on détruit l'ambiance, qui provient en partie du jeu de la lumière ne venant que d'une ouverture : la fenêtre. On ne sait plus si les interpêtes sont « dedans » ou « dehors ». Il y a là un arbitraire non avoué, une convention dissimulée et gênante, parce que peu courageuse.

Les décorateurs de cinéma, disposent d'une palette définitive. Ils utilisent les couleurs, non en tant que couleurs mais en tant que valeurs. Ils pourraient donc utiliser seulement les blancs, les gris et les noirs. Mais, dans la pratique, il est souvent plus aisé de traiter un décor en plusieurs couleurs que dans les nuances d'une seule teinte.

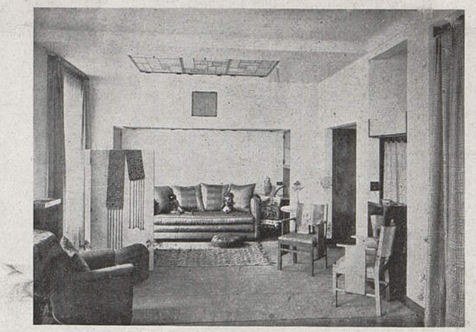
Il faut dans un décor, mettre le moins de meubles possible, mais les placer avec un sens de la vie humaine. Il ne suffit pas de poser devant un mur quelconque, une chaise et un buffet, pour évoquer un peu de vérité. Il faut se défier des faux meubles, dont on perce aisément l'artifice.

Au regard de beaucoup de réalisateurs, seuls les fous ou les vicieux ont droit à un intérieur moderne. Et c'est seulement lorsqu'il s'agit d'eux, que l'on fait appel à nos connaissances.

Trop souvent, les décors sont plantés avec un remarquable goût de l'arbitraire et de l'absurde. Combien avons-nous dû supporter de fenêtres s'ouvrant en dehors, de colonnes censées supporter des plafonds et qui de fait étaient posées de « guingois » sut un bout de tapis ! Combien de pièces d'eau impossibles, de pommiers en fleurs grotesques !

A tel point qu'il s'est formé une expression pour indiquer que tel ameublement, tel ensemble a un aspect faux. On dit alors : « Cela fait Cinéma... »

Francis Jourdain, qui est le plus sensible et le plus conscient des décorateurs modernes n'est pas très tendre pour le cinéma. Mais son observation est malheureusement fondée, sauf quelques exceptions trop rares.



Un hall moderne de Francis Jourdain.

Chez Edgar Brandt

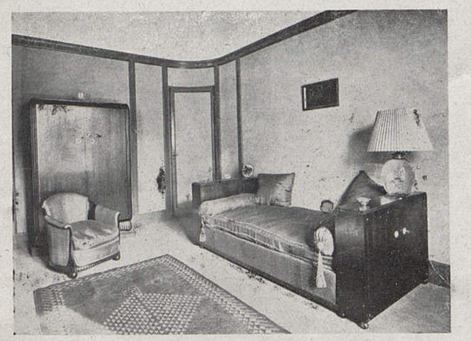
Edgar Brandt est le grand ferronnier qui éleva jusqu'à la plus haute dignité les arts du métal, négligés depuis longtemps. Accusant la matière employée, sans la déguiser sous de vains fignolages, il atteint à la beauté par la stricte soumission des formes à la technique de la matière et à la fonction usuelle de l'œuvre réalisée. Sa largeur de style, le goût des formes pleines qui l'anime ; voilà bien les qualités que l'on doit exiger dans le décor de studio.

Soit qu'il prêtât ses œuvres, soit qu'il construisit des maquettes, E. Brandt collabora à la réalisation de : « L'ombre du Bonheur » (film pris en partie dans ses ateliers), « L'Homme à l'Hispano », « Jocaste », « La Châtelaine du Liban », « La Madone des Sleepings », « Mon Cœur au ralenti ».

Lui non plus, n'est pas partisan du trompe-l'œil (faux-meubles, ferronnerie peinte sur un décor ou découpée dans du bois).

Ce travail ne parvient jamais, dit-il, à donner l'illusion du réel...

Un intérieur de Ruhlmann.



Le décor stylisé et très simple d'une chambre princière.

Eugène Carré

Eugène Carré, chef décorateur aux Studios Réunis, a bien voulu nous indiquer les règles qui président, selon lui, à la décoration du Cinéma.

— Le décorateur doit tout d'abord, dit-il, exécuter des croquis de chaque décor. Il soumet ses croquis au metteur en scène qui lui indique les modifications de détail et la manière dont est vu le champ d'ensemble. Puis il dessine un plan et une élévation des décors, en indiquant l'angle vu par l'appareil, c'est-à-dire un angle représentant le foyer du 50 m/m, dimension normale. Enfin, il réalise un projet très poussé, opéré perspectivement par le foyer du 50 m/m en prévoyant « les effets pour l'éclairage ».

Après avoir établi avec le metteur en scène, son tableau de marche, c'est-à-dire la liste des décors par ordre de tournage ; il les construit, faisant usage, s'il est nécessaire, de maquettes peintes ou de maquettes plastiques.

Le principe qui doit dominer la décoration au studio est celui de la décoration en volumes.

Les personnages qui évoluent sur le plateau sont réels, ils doivent se déplacer dans des volumes réels. Ceci s'impose d'ailleurs pour l'accrochage de la lumière.

Eugène Carré est un décorateur technicien de cinéma et il juge en technicien. On excusera son langage un peu hermétique et on jugera la valeur de ses explications d'après les résultats pratiques des nombreux films décorés par ses soins. Dans notre prochain numéro, nous donnerons l'opinion autorisée de l'architecte décorateur Robert Mallet Stevens et du jeune maître Eric Aës.

François MAZELINE.

LIBRES PROPOS

La petite polémique, assez vive sans être discourtoise, entre Marcel L'Herbier et Antoine, rouvre la question tant de fois débattue des adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires.

A-t-on le droit de transposer et de moderniser un roman ?

Il s'agit en l'occurrence de *L'Argent*, d'Emile Zola que Marcel L'Herbier, pour des raisons généralement bonnes et parfois spécieuses, habillera en costumes modernes.

Antoine crie au « tripatouillage » et L'Herbier répond qu'Antoine fît bien davantage en inventant l'*Arlésienne* qui n'existe pas dans le roman de Daudet ou en modernisant lui-même *La Terre*, du même Zola.

La modernisation reste une question d'espèce. On voit assez mal un *Adolphe* en veston démocratique et en trench-coat et *Le Colonel Chabert* que les Italiens actualisèrent nous sembla complètement ridicule.

Par contre *L'Argent* traité par L'Herbier ne sera peut-être pas du Zola, mais ce sera du L'Herbier, donc un bon film. Déjà L'Herbier s'inspira d'une nouvelle de Balzac : *Un Drame au bord de la Mer* et en fit un chef-d'œuvre moderne : *L'Homme du Large*.

Habituons-nous à juger un film en tant que film et non à travers l'œuvre littéraire qui a pu l'inspirer.

*
* *

Le décret Herriot continue à faire parler de lui, plus en mal qu'en bien, ce qui est parfaitement regrettable.

Certaines précisions dont nous avions bien besoin sont venues éclairer notre lanterne vacillante.

D'abord la juridiction française ne fait aucune différence entre les sociétés commerciales qui sont plus ou moins affiliées à l'étranger et les sociétés purement françaises pourvu que les unes et les autres soient régulièrement constituées.

De sorte que la société anonyme française des films Paramount est française, de même la société française Fox-Film, de même l'Alliance Cinématographique Européenne, de même Albatros.

Il est bien curieux que M. Herriot n'ait pas pensé à ça.

D'autre part les membres de la commission avaient reçu la directive officielle de considérer comme Français certains metteurs en scène étrangers qui travaillant en France depuis toujours passent aux yeux du monde entier comme réellement Français. Tels Jacques Feyder, Belge; Louis Mercanton, Suisse; Cavalcanti, Brésilien.

Or, au regard de la loi française aucune exception ne peut exister et le décret Herriot qui entend faire une distinction entre les éléments nationaux et les éléments étrangers ne peut considérer comme Français : Feyder, Mercanton et Cavalcanti.

Il est encore très curieux que M. Herriot n'est pas pensé à ça !

*
* *

Entendu l'autre jour dans un couloir très animé d'une grande salle parisienne, à l'entr'acte d'une présentation :

— Le décret Herriot nous sauve de l'étranger !!

— Oui, il y a longtemps que nous avons entendu ça ! Le décret, c'est du nationalisme à la Robespierre.

LES QUATRE.

COMPETENCE...

Dans un précédent numéro de *Cinéma* je me suis permis d'ironiser l'incompétence notoire de certains directeurs de spectacles artistiques, de ces innombrables nouveaux venus à l'Art, par le dernier... le septième.

Je vais continuer aujourd'hui la série. Elle n'est pas close, hélas !

Le même marchand de soupe promu aux destinées d'un de nos plus grands cinémas de périphérie voyait passer dernièrement dans son établissement un documentaire dont une partie, projetée d'abord à la cadence normale, était reproduite au *ralenti*.

La vérité m'oblige à déclarer que ce documentaire ne présentait qu'un intérêt des plus relatifs et que, principalement, la partie du *ralenti* finissait par fatiguer le public.

Furieux, le directeur bondit dans la cabine de l'opérateur :

— C'est idiot ce film, gronda-t-il. Faites-moi le plaisir de m'expédier cela en cinq secs demain soir... et les jours suivants.

Docile, l'opérateur *tourna* plus vite le lendemain, mais s'il rendit exagérément trépidante la partie *normale* du documentaire, il ne put — on le conçoit — supprimer l'effet du *ralenti*.

Le « patron », hors de lui, accourut *subito* :

— Je vous ai dit de me passer ça en 4e vitesse, hurla-t-il. Vous ne voyez donc pas que ça em...poisonne le public ?

— Mais j'ai accéléré la projection, monsieur ! répartit l'opérateur. Vous avez dû le voir.

— Jusqu'à présent, oui. Mais vous remettez à présent le ralentissement. Pourquoi ?

— Mais, monsieur, parce que ça doit donner ça à l'écran : le *ralenti*.

Le directeur émit un juron que je ne me permets pas de rapporter ici.

Puis :

— M'en fiche, moi, de votre *ralenti*. Je vous prie de me passer ça à la même vitesse que le début. Si vous recommencez demain votre fantaisie intempestive, je vous f...iche à la porte, v's'entendez ?

Le directeur fut tout étonné de recevoir le lendemain un coup de téléphone lui apprenant que son opérateur, subitement appelé en province... ne pouvait assurer son service !

*
* *

D'un collègue, non moins compétent, ce petit joyau :

Le directeur en question avait loué le film *Faust*. Pour suivre la tradition, il avait voulu ajouter, comme bruit de coulisses, une première chanteuse au programme.

Il téléphona à une agence lyrique :

— Une première chanteuse ? Oui, répondit la secrétaire de la dite agence... Rien de fameux à vous envoyer en ce moment. Comme chanteuse d'opéra, il y a *pénurie*.

— Je ne veux pas de « Pénurie » si elle n'est pas bonne ! répliqua sèchement le directeur. Envoyez-moi un homme à la place. C'est pour *Faust*. Avez-vous quelqu'un de bien ?

— Ah! comme ténor, c'est autre chose, répondit le secrétaire. Des ténors, nous en regorgeons. Cette fois, il y a pléthore.

— Alors, envoyez ! De quel théâtre ?

Le secrétaire crut à une allusion générale.

— Un peu de partout : Opéra, Opéra-comique, Gaîté, Trianon-Lyrique.

— Parfait. Je compte sur vous !

Le vendredi suivant, un de nos meilleurs chanteurs qui avait une semaine de répit, accepta d'aller chanter, au cours de la projection du film, une sélection de l'œuvre de Gounod.

Quelle ne fut pas sa stupeur, en arrivant devant l'établissement, de se voir annoncer ainsi sur l'affiche :

Avec le concours assuré du célèbre Ténor

PLETORE

de l'Académie Nationale de Musique, de l'Opéra-Comique et de la Gaîté Lyrique... *en représentations*

Si non e vero !!!

Jacques FAURE.

JANE EVRARD

l'une des principales interprètes de

La Valse de l'Adieu, le beau film d'Henry Roussel

LA DANSEUSE ORCHIDEE

NOUS connaissions à l'avance tous les éléments d'intérêt que comportait le nouveau film de Léonce Perret *La Danseuse Orchidée*. Nous en connaissions les clous et les subtilités. Mais ce que nous ne pouvions imaginer c'était l'amalgame, le lien merveilleux qui unit tant de scènes diverses et fait d'une suite de tableaux un film.

Léonce Perret s'est affirmé une fois de plus le grand réalisateur, le maître de l'écran que *Kœnigsmark* et *Madame Sans-Gêne* avaient définitivement révélé. Ce qui frappe le plus dans les films de Perret, et principalement dans cette *Danseuse Orchidée* qui pourrait bien être son meilleur film, c'est une aptitude incomparable à composer les images et les suites d'images dans le rythme cinégraphique. Artiste quand il le faut et artiste d'un goût supérieur — voyez seulement l'extraordinaire composition du dancing japonais de *La Danseuse Orchidée* — Léonce Perret ne s'embarrasse ni d'esthétique ni d'intellectualisme. Il laisse cela aux avant-gardistes pédants qui dissimulent leur impuissance sous le masque de la doctrine. Son unique préoccupation est de faire de bons films et avant tout des films qui soient des films.

La Danseuse Orchidée, c'est essentiellement du cinéma. Jamais on ne vit, en France du moins, film si bien fait, si heureusement rythmé, découpé et monté, si agréable à regarder. Chaque scène, chaque image pourrait-on dire, flatte le regard et ce sera toujours là l'essentiel pour une œuvre d'art basée sur la visualité.

Ce métier supérieur, cette maîtrise presque infaillible que manifeste l'art de Perret, doit s'entendre au double point de vue esthétique et technique. D'ailleurs que serait une technique qui s'emploierait sur des objets médiocres ? Un beau tableau est presque toujours au cinéma un tableau bien fait, bien éclairé et photographié. On réalise ainsi des chefs-d'œuvre avec un thème de pur pittoresque, une poursuite à cheval, un accident d'auto, un incendie.

La Danseuse Orchidée a le très grand mérite de satisfaire toutes nos exigences. La lumière ? Perret en a joué partout avec autant d'art que de science. Les effets de nuit et de pénombre, très poussés dans le sens de la vraisemblance atmosphérique et psychologique, les éclairages si intelligemment adaptés des intérieurs, la beauté suave des figures traitées en portraits, et ce formidable incendie de théâtre qui résume à lui seul toute une longue suite de recherches techniques, il n'en faut pas plus pour classer un film qui comporte toutes les gammes de la lumière avec comme point culminant le prestigieux et trop court dancing japonais. Tout cela c'est de la technique, dira-t-on. Sans doute, mais c'est aussi de l'art et du meilleur, non pas de la peinture d'école à la manière de Fritz Lang, mais du cinéma, de l'art cinégraphique.

Xenia DESNI dans la scène du dancing japonais

Ricardo CORTEZ et Louise LAGRANGE.

Le scénario adapté d'un roman de J.-J. Renaud est sans doute ce qui importe le moins dans la nouvelle œuvre de Perret. Mais l'habileté du réalisateur est telle qu'il nous a tenus en haleine avec une histoire très simple et joliment sentimentale qui ressemble à beaucoup d'autres. Et c'est déjà un appréciable tour de force qui n'est pas à la portée de tous les metteurs en scène.

La Danseuse Orchidée, film admirablement fait est aussi supérieurement interprété. Disons-le nettement, Louise Lagrange, malgré sa bonne volonté évidente et des qualités incontestables, n'était pas la femme du rôle, mais Ricardo Cortez joue avec une aisance, un chic, un charme sympathique très rares, le rôle du basque Yoanès transformé en danseur de dancing et en jeune premier de cinéma. Et Xenia Desni dont les films allemands ne nous avaient révélé que les aptitudes aimables, nous émeut profondément par son expression vraie de la douleur.

Il faudrait encore citer Gaston Jacquet, Daniele Parola, Marcya Capri, Siegfried Arno, Henry Richard et d'autres tous excellents dans des rôles épisodiques, sans oublier le célèbre pelotari Chiquito de Cambo que nous voudrions voir plus longuement dans la partie de pelote basque où Ricardo Cortez fait à ses côtés, figure de champion.

La Danseuse Orchidée, que la Franco Film nous a présenté comme l'un des plus beaux fleurons de sa jeune couronne, ne peut manquer d'être un gros succès à l'actif de la production française.

Ed. E.

ADOLPHE MENJOU

le célèbre artiste de la Paramount qui vient d'arriver à Paris avec sa charmante fiancée, sa partenaire de *Monsieur Albert*, Kathryn Carver

Nus
Demi nus...

Les vedettes américaines adorent le nu, mettons si vous voulez, le demi-nu et elles ne se font pas prier pour livrer à l'objectif les mystères de leur gracieuse personne.

Doris Dawson, qui nous est encore peu connue, expose à notre regard charmé (en haut, à gauche), le dos le plus photogénique du monde. Nous le verrons ainsi dans *The little Shepherd of Kingdom Corne*. A droite, Ruth Roland s'inspire ingénieusement de la mode indienne pour composer un nu très décoratif.

Entre ces deux demi-nudités américaines, nous avons plaisir, l'orgueil national étant en cause, à admirer un joli dos français savoureux et chaste, celui de Mlle Jeanne Helbling avec la coiffure orientale, que l'artiste portait dans une scène de *Charité*.

... et Déshabillés

MARIE PREVOST

porte le déshabillé à la hauteur d'une institution dans le film très savoureux applaudi récemment *Dans la Chambre de Mabel.*

Théatre et Cinéma

ESSAI DE FRATERNISATION

De plus en plus, le cinéma prend figure de conquérant. Et ses victoires, il faut bien le dire, c'est sur le théâtre qu'il les remporte. A qui la faute ? Fort de sa jeunesse, de son enthousiasme qui lui permet toutes les audaces, l'art nouveau conquiert peu à peu la faveur des spectateurs et par contre-coup les salles de spectacles et les concours personnels et financiers. Dirons-nous que le théâtre est coupable ? Non, car, si quelquefois, encore, il reste dans sa routine et refuse de connaître l'évolution, j'allais dire la révolution des idées, il fait en général de louables et nobles efforts pour la suivre. Dans cette lutte fratricide, que tous les amis de la Beauté regrettent, il a fait les premiers pas vers la réconciliation. Il a accepté de subir dans sa forme l'influence du cinéma.

Tout d'abord, cette influence fut heureuse. Elle se manifesta par des coupes nouvelles en tableaux, des recherches d'expression, de mise en scène, voire de costumes et de maquillages. L'éclairage, surtout, fut bouleversé par tout ce que l'Ecran apportait de nouveautés à cet égard.

Mais aujourd'hui, nous assistons à une véritable abdication de la part du Théâtre. Ce n'est plus seulement la forme extérieure qui est atteinte et modifiée : c'est la pensée ! En effet, coup sur coup, deux pièces : *La danse de Vie*, à l'atelier, *La machine à calculer*, au studio des Champs-Elysées, nous ont donné une véritable transposition de l'écran à la scène. Ce n'est plus du théâtre : c'est du cinéma ! Certes, les personnages parlent encore, mais, sauf dans le premier acte de *La danse de Vie*, ce qu'ils disent remplace les sous-titres. Et l'on sait que moins ces derniers sont longs, mieux cela vaut pour les films. Il y a là un véritable danger pour les deux arts, car aucun n'a rien à y gagner.

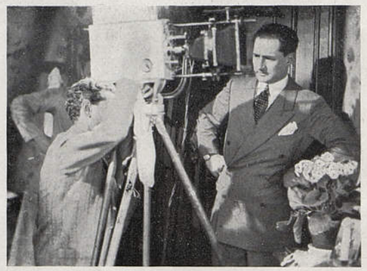
M. Claude Berton, dans un article très documenté, paru dans « *Les Nouvelles Littéraires* », à propos du *Joueur d'Echecs*, affirmait que le retour de l'écran à la scène est irréalisable. Sans aller jusque là, disons que ce retour n'est pas souhaitable. Ce n'est pas de cette façon que le Théâtre et le Cinéma ont intérêt à collaborer. Il ne faut pas que ce dernier modifie complètement le caractère de l'art dramatique. C'est une erreur de faire du cinéma sur la scène, parce que les limites de cette dernière sont étroites, alors que le champ de l'écran est indéfini.

Ce qui serait beau et souhaitable, ce serait de connaître une œuvre contenant à la fois des tableaux de théâtre et d'autres de cinéma — ces tableaux gardant chacun leur caractère propre. N'avons-nous pas souvent, dans nos pensées, cette succession même ? L'illusion que le drame veut faire naître, n'offre-t-elle pas cette variété d'expressions? Pourquoi ne pas la réaliser? Cela vaudrait, certes, mieux que ces essais de films parlés, au ralenti, où le Théâtre perd tout son caractère et sa signification.

Nous avons assez regretté, aux premiers jours du septième Art, ces tristes adaptations de pièces de théâtre, où l'on voyait deux personnages converser pendant un quart d'heure sur l'écran, sans entendre — et pour cause — le moindre des mots prononcés. Allons-nous, maintenant, assister à l'excès contraire et au sacrifice définitif du Verbe à l'Image ? Ne nous y trompons pas, ce serait aller fatalement à une réaction qui serait terrible pour le Cinéma.

Nous qui aimons ce dernier, pour tout ce qu'il apporte de force neuve, de poésie vraie et de simple beauté, nous devons dénoncer le danger quand il en est temps encore. Certes, la paix est souhaitable entre les deux frères dressés, bien à tort, l'un contre l'autre. Mais la conquête n'est pas toujours la paix, et il est des victoires mortelles. Pour l'amour de la Beauté, dont ces deux arts sont les fils, rendons-leur une indépendance qui est leur meilleure garantie de progrès.

Pierre-Henry PROUST.



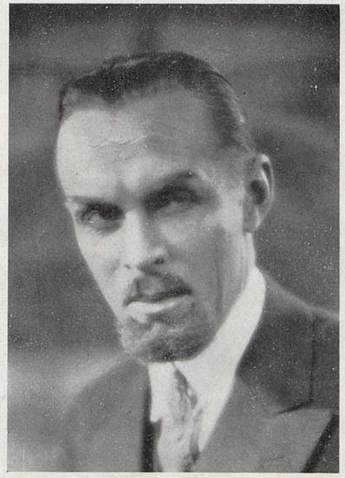
Augusto GENINA
pendant la mise au point d'une scène de *Scampolo*.

Un Grand Film Francais

LA MADONE DES SLEEPINGS

CLAUDE FRANCE
(Lady Diana Wynham)

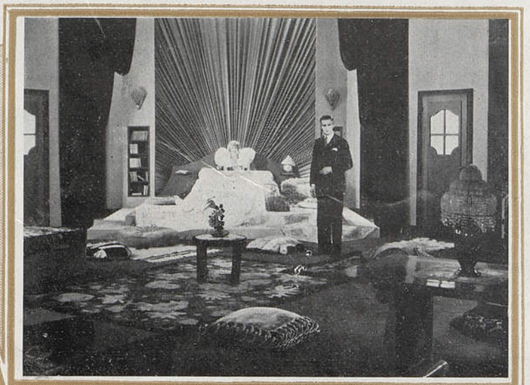
OLAF FJORD
(Le Prince Seliman)



BORIS DE FAST
(Varinkhine)

MARY SERTA
(Mme Mouravieff)

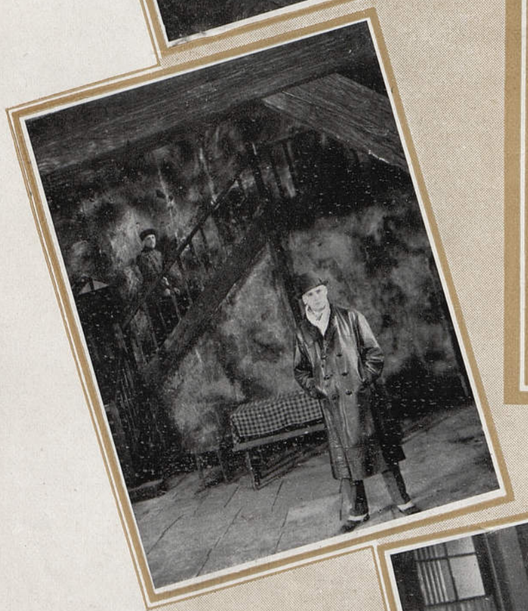
La Madone des Sleepings



Réalisé par
Maurice Gleize
d'après le roman
de M. Dekobra

Production
NATAN

Distribution
PARAMOUNT



La Madone des Sleepings a été considéré dès sa présentation au Paramount comme l'un des meilleurs films de la production française.

Le roman de Maurice Dekobra, *La Madone des Sleepings*, est, on le sait, la suite de *Mon Cœur au Ralenti*, du même écrivain. Nous y retrouvons le Prince Séliman qui, pour tromper sa neurasthénie, après sa brusque séparation d'avec sa femme, est devenu le secrétaire de la très belle et très excentrique lady Diana Wynham.

Le réalisateur Maurice Gleize a su conduire son récit imagé de manière à produire chez le spectateur un intérêt grandissant.

La mise en scène est à la fois somptueuse et élégante. On admira surtout les intérieurs de lady Diana, en son hôtel de Londres, qui sont empreints du modernisme le plus délicat. Les décors plus particulièrement pittoresques, comme celui de la prison du Guépéou, sont impressionnants. Les uns et les autres ont été conçus par le maître décorateur Eugène Carré.

L'interprétation de *La Madone des Sleepings* ne comprend que des artistes de premier plan même pour les rôles secondaires. En tête de la distribution figure la regrettée Claude France qui, dans le rôle sympathique de lady Diana, ne fut jamais plus belle et plus émouvante.

Le prince Séliman c'est Olaf Fjord qui manifeste une élégance hautement aristocratique.

Boris de Fast est un extraordinaire délégué soviétique et Mary Serta est parfaite de froideur, de cruauté calme dans le rôle de la Mouravieff.

Citons encore Michele Verly, attendrissante dans le rôle de la jeune fille; Gaidaroff, qui campe avec un relief saisissant le personnage de Chapinsky, directeur de la prison.

La Madone des Sleepings, comme *Mon Cœur au Ralenti*, a été produit par Natan et ces deux excellents films qui se complètent l'un l'autre sont distribués par Paramount.

Tous les bons écrans de France les attendent.

La Madone des Sleepings

LE SCENARIO

LE prince Séliman, désœuvré, ennuyé, ayant lu dans un grand journal londonien qu'un secrétaire particulier, parlant plusieurs langues, ayant toutes sortes de qualités, était demandé par une personne de l'aristocratie, se présente à l'adresse indiquée. Agréé par lady Diana Wynham, jeune veuve excentrique, à la vie mouvementée, ayant fait trois fois le tour du globe et surnommée « la Madone des Sleepings », le prince Séliman entre en fonctions.

Le lendemain, les journaux publient une nouvelle effarante : « La Ruber Co de Sumatra dépose son bilan », et tout le monde sait que la plus grosse partie de la fortune de lady Diana Wynham est constituée par des actions de cette société.

Lady Diana se souvient que son mari avait reçu une concession de terrains pétrolifères et elle charge le prince Séliman de se rendre à Berlin et de demander l'autorisation d'exploiter cette concession.

Le prince Séliman part pour Berlin et a une entrevue avec le délégué qui promet l'autorisation à condition que lady Diana vienne elle-même la lui demander.

Mais la maîtresse du délégué, Irina, est jalouse et menace le prince de sa vengeance.

Entre temps, Lady Diana Wynham arrive à Berlin. Lors d'un dîner avec le prince Séliman et le délégué, ce dernier consent à signer les autorisations d'exploitation des concessions pétrolifères, ayant fait comprendre à lady Diana comment il entend en être remercié.

Le prince Séliman accepte de se rendre en Russie.

En wagon-restaurant, il fait la connaissance d'une jeune femme, Klara. Celle-ci se prend d'amitié pour lui, et après un arrêt d'un jour dans une ville, elle lui avoue qu'elle est là pour l'espionner, et le supplie de renoncer à son voyage.

Mais Séliman ne l'écoute pas et poursuit son chemin. Il arrive ainsi à la concession.

A l'hôtel, lieu du rendez-vous assigné par l'ingénieur-conseil de la société pétrolifère, Séliman prie l'hôtelier de le conduire auprès du délégué qui l'attend. Mais l'hôtelier n'a personne chez lui qui porte le nom indiqué par Séliman.

Au milieu de la nuit il est emmené par des soldats. Ceux-ci ont un mandat d'arrêt contre lui. Sans explication il est fouillé et jeté en prison.

Dans son cachot, il fait la connaissance d'un jeune musicien qui, emprisonné depuis un an vient d'apprendre la nouvelle de sa libération. Séliman qui a pu conserver un peu d'argent, demande au musicien de l'aider à sortir de cette prison ; celui-ci promet de faire son possible. Et ils combinent ensemble tout un plan... Cette somme d'argent servira à acheter les gardes qui veilleront.

Le musicien a réussi. Les deux gardes se sont laissés acheter. Les appels ont été lancés par T.S.F. et entendu par un yacht. Une barque attend dans le port pour conduire les fugitifs à bord de ce yacht...

Après une fuite éperdue, poursuivis par les soldats alertés, ils arrivent enfin en vue du yacht... Ils accostent... et quelle n'est pas la stupeur de Séliman en reconnaissant lady Diana qui l'accueille en pleurant.

Alors, elle lui dit comment elle se trouve là pour le sauver... Elle était sans nouvelles de lui depuis longtemps et s'inquiétait, lorsqu'un matin une jeune femme, Klara, se présenta à elle, lui disant le danger qu'il courait... Alors, sans attendre davantage, elle était partie pour le port le plus proche et s'était embarquée en hâte...

Séliman, maintenant, se repose à Cannes de toutes ses aventures.

Un jour, il reçoit un télégramme d'Ecosse. Lady Diana lui demande de venir en hâte... Il arrive au château de lady Diana et la trouve effrayée. Elle lui raconte que le délégué, qui était avec elle depuis quelques jours pour essayer d'arranger les choses, a disparu depuis trois jours...

Lady Diana est inquiète, désorientée. Elle n'a pas encore l'autorisation de faire exploiter ses terrains pétrolifères, et déclare à Séliman qu'elle ne pourra jamais se résoudre à vivre sans fortune... Elle préfère la mort...

Les nuages se sont amoncelés; le vent fait rage... l'orage éclate. Et voilà que soudain le délégué arrive affolé... Irina est en Ecosse... Elle vient pour voir lady Diana... Il faut tout craindre de cette femme...

En effet, quelques heures après, Irina, trouvant toutes les portes ouvertes, arrive dans la pièce où se trouve lady Diana. Irina, les dents serrées, attend... Elle a sorti un revolver de sa poche et lève son arme sur lady Diana... Mais à ce moment, un objet lancé à toute volée, fait dévier l'arme qui tombe à terre... Le délégué s'en saisit alors, vise et tire... Irina s'écroule...

Deux semaines plus tard... Le quai de la gare de l'Est... Lady Diana, souriante, part... Où va-t-elle ?... Elle ne le sait pas exactement... Un dernier baiser à Séliman... Le train se met en marche et s'éloigne...

ECHOS ET INFORMATIONS

Le dictateur américain à Paris.

Le représentant du cinéma auprès du Président des Etats-Unis à Washington, M. Will H. Hays, vient d'arriver à Paris.

Il se propose d'examiner avec la Commission de Contrôle du Cinéma, les conditions d'application du récent décret de protection.

Le Colonel Lawry a déjà eu à ce sujet des conversations avec M. Herriot et M. Paul Léon.

Le Livre d'Or de Paramount.

Nous avons eu l'agréable surprise, au cours de la première des représentations Paramount au théâtre des Champs-Elysées, de recevoir des mains de M. Henri Klarssfeld, l'aimable directeur général de la location, le très beau et très somptueux livre d'or que la grande firme américaine a édité cette année.

Cet ouvrage est une remarquable synthèse publicitaire de la production Paramount 1928. Indispensable aux exploitants qui y trouveront une ample matière pour le lancement des films, l'ouvrage ne sera pas moins apprécié des collectionneurs et des amateurs d'art qui s'émerveilleront des 64 planches en hélio formant hors-texte et consacrées aux vedettes de la maison.

Cinéma, qui a le goût des belles publications, est heureux de féliciter le distingué administrateur de la Paramount française, M. Adolphe Osso et ses collaborateurs, qui ont contribué à l'établissement de ce magnifique Livre d'Or, MM. Emile Darbon, directeur des services de l'exploitation et de la publicité, et Borderie, chef du service de l'exploitation.

Un nouveau film de René Navarre.

La Société des Films Erka-Prodisco a commencé depuis peu un grand film français. Le scénario de Jean-Louis Bousquet est tiré d'une vieille légende espagnole: *El Tempranillo*.

Le metteur en scène est Louis de Carbonat, l'administrateur Lemoine, les opérateurs: Géo Blanc et Barthe, le décorateur: Carré. Les interprètes principaux sont: René Navarre, Madeleine Guitty, Nadia Veldy, le baron de Cardi et un jeune acteur espagnol: Miguel C. Torres.

La troupe vient de rentrer d'Espagne, où ont été réalisés les extérieurs.

Les intérieurs sont tournés aux Studios Réunis.

Le raid Petit Parisien-Paramount.

L'avion « Petit Parisien-Paramount » a dû atterrir, contraint par une tornade, dans les environs de Dakar quelques instants après son départ.

Nul n'ignore que c'est dans le mois d'avril que débute la saison des pluies et que les tornades se forment avec une brusquerie déconcertante.

Malgré cela, le petit 120 CV Salmson a fait merveille et grâce aux qualités d'excellent planeur qu'est le « Caudron », nos aviateurs ont pu atterrir dans les meilleures conditions, vu les circonstances. Leur voyage vers Le Cap va donc se continuer incessamment.

La production des Cinéromans.

La réalisation de la grande œuvre de Henry Kistemæckers, *L'Occident*, se poursuit activement. Le metteur en scène, Henri Fescourt, vient de tourner la première partie des extérieurs à Toulon et dans les environs, avec l'admirable tragédienne Claudia Victrix, Jaque Catelain, Lucien Dalsace, de Bagratide et toute la merveilleuse interprétation que réunit cette superproduction. Après un court séjour à Paris, le metteur en scène et ses interprètes se sont embarqués à Bordeaux pour le Maroc, où les grandes scènes de figuration seront tournées.

— René Leprince a tourné, sur le voilier *La Sybille*, des extérieurs du film *Un Revenant*, qu'il réalise d'après un scénario de Jean-Louis Bousquet. C'est une passionnante histoire de corsaires du XIX[e] siècle. Aussi verra-t-on des combats en mer, des abordages, une fête créole et de délicieuses scènes d'amour. L'interprétation réunit les excellents artistes Jacky Monnier, René Ferté, Alec Gilles, André Marnay et Lou Raimoun, ainsi qu'un singe et un perroquet qui ont eu grand'peur lorsque l'on tourna les scènes de combat....

— L'excellent metteur en scène Auguste Génina, ayant à peine terminé *Scampolo* avec la délicieuse artiste Carmen Boni, vient de réengager plusieurs artistes pour tourner dans son nouveau film : *Mascarade d'amour*. Carmen Boni figurera, bien entendu, en tête de l'interprétation et jouera un double rôle comme elle le fit déjà dans *La Femme en homme*.

Suzy saxophone.

Voici le titre, très 1928, d'une grande comédie moderne que la Société des Films Artistiques « Sofar » présentera prochainement.

Le rôle de Suzy, la jeune fille qui joue du saxophone, est interprété par une nouvelle vedette à laquelle on prédit un avenir plein de succès — Anny Ondra.

Les principaux rôles masculins sont interprétés par Malcolm Tod et Gaston Jacquet.

René FERTÉ dans *La Glace à Trois Faces*,
le chef-d'œuvre de Jean Epstein.
Nous allons revoir l'artiste dans *Un Revenant*.

Une nouvelle firme.

La Société cinématographique Libéra Film qui vient de s'installer 1, Boulevard Haussmann, annonce sa première production : *Monsieur Haps*, dont Paul Cartoux a tiré le scénario d'après le roman de Max Maurey et Juval.

Le film sera mis en scène par Maurice Champreux et Biscot en sera la vedette.

Dans le conseil d'administration de la nouvelle société nous relevons les noms de MM. Fernand Weill, administrateur des Grands Spectacles Cinématographiques, Paul Cartoux, directeur artistique, Maurice Champreux, etc...

M. Léon Gaumont en sera le conseiller technique.

L'Enfer d'Amour.

La grande production *L'Enfer d'Amour* que la Société des Films Artistiques « Sofar » termine actuellement, aura été fertile en incidents multiples.

Olga Tchekowa, Henri Baudin, Stüwe et Josyane, en garderont des souvenirs joyeux. Ainsi, n'est-elle pas drôle cette histoire de paysans polonais qui à la vue d'un traineau s'enfonçant dans la glace avec Henri Baudin et un enfant se précipitent tous avec des cris de terreur et s'emploient à sauver les « malheureux ». Il a fallu recommencer toute la scène qui était pourtant difficile à régler. Tout le monde a ri, sauf Henri Baudin qui a dû prendre un second bain glacé par 10° au-dessous de 0.

D'ailleurs, le cran et la conscience professionnels de cet excellent artiste français ont fait l'admiration de tous ceux qui ont assisté à cette prise de vues.

L'Enfer d'Amour qui sera distribué en France par « Les Films Cosmograph » s'annonce comme un des plus grands films de l'année.

« *Maria Chapdelaine* » à l'écran.

A l'instigation de la Société du Film Français, qui vient d'acquérir de la maison d'édition Bernard Grasset les droits d'adaptation cinématographique de *Maria Chapdelaine*, un puissant groupe franco-canadien est en formation.

Le scénario du chef-d'œuvre de Louis Hémon a été écrit spécialement par notre confrère Jaubert de Bénac.

Dès à présent on prépare la réalisation de cette production sensationnelle qui sera tournée entièrement au pays des Grands Lacs et qui, revêtant un caractère de manifestation franco-canadienne, servira la cause de notre art cinématographique en contribuant au rayonnement de la pensée française sur les écrans mondiaux.

L'Appassionata.

La grande firme française Franco Film éditera la nouvelle production de Paris International Film : *L'Appassionata*, d'après l'œuvre de Pierre Frondaie.

MM. Mathot et Liabel travaillent activement au scénario de ce drame qui comportera une mise en scène des plus modernes dans des décors somptueux.

Le nouveau président de l'A. P. P. C.

Notre excellent confrère M. E.-L. Fouquet, directeur de *Filma*, vient d'être nommé président de l'Association professionnelle de la Presse cinématigraphique en remplacement de M. J.-L. Croze, démissionnaire.

Tous nos compliments.

La Faute de Monique.

Maurice Gleize, qui tourne sous la direction artistique de Jean Rosen *La faute de Monique*, vent de rentrer de Nice. Il se déclare enchanté des scènes qu'il a tournées là-bas avec Sandra Milowanoff, Esther Lekain, Victor Vina, Boby Blanc et Marcelle Wall. Agnel, l'opérateur qui a tourné tous les extérieurs sur film panchromatique, nous prédit une photo de toute beauté.

Photo G.-L. Manuel frères.

Cecil TRYAN

que nous reverrons prochainement dans *La Venenosa*, aux côtés de Raquel Meller et qui sera la vedette de *L'Epervier de la Mer*, dont Bertoni va entreprendre la réalisation pour la Franco-National Film.

Le Joyeux Paysan.

Dans notre dernier numéro une erreur s'est glissée à propos du portrait que nous avons publié de Carmen Boni. Ce portrait est extrait non pas de *Scampolo*, le dernier film de Genina, mais du *Joyeux Paysan*, réalisé par le même metteur en scène.

Hara-Kiri.

Les Artistes Réunis ont voulu, par un nouvel effort, présenter une production d'un genre très différent de *Marquita* et de *Chantage*. Il faut constater qu'ils y emploient tous leurs efforts. Il nous a été donné de voir dans un décor d'une somptuosité inouïe, les éclairages singuliers qu'obtient Henri Debain sur l'or et les laques de panneaux qui reproduisent exactement le palais du Shogun du musée Guimet de Lyon. Ici, au contraire de bien des films, il faut constater que la richesse du décor s'allie à la technique audacieuse d'une mise en scène extrêmement moderne. *Hara Kiri* tel est le titre de cette nouvelle production qui sera éditée par Jean de Merly.

La distribution comprend Marie-Louise Iribe, Constant Rémy, André Berley, Liao Szy Jen, Labusquière. Opérateurs: Maurice Forster et Asselin.

On va revoir Protea.

Nul n'a publié la merveilleuse série des « Protea » de Gérard Bourgeois ni le succès triomphal qui accompagna chacun des exploits de l'illustre héroïne : *La Course à l'Abîme*, *Les Mystères de Mallemort*, et tant d'autres.

Or, cette héroïne qui fit la fortune des films « Eclair » va renaître sous une forme nouvelle, plus attrayante encore parce que plus élégante et surtout plus moderne.

Une grande vedette de l'écran personnifiera la fameuse « Protea » et des éléments entièrement nouveaux prendront part à ses palpitantes aventures.

C'est à la jeune Société M. B. Film que nous devons la renaissance très prochaine de cette magnifique série qui promet d'être aussi glorieuse et aussi fructueuse que ses devancières.

A la First National.

Nous apprenons avec plaisir que M. A. Krikorian, qui remplissait les fonctions de Directeur-Général des Films First National, vient d'être promu Administrateur-Directeur de cette puissante Société. M. A. Krikorian est bien connu dans la corporaton cinématographique, où il ne compte que des amis. Venu au cinéma il y a plusieurs années, et après un stage à l'Universal où il occupa un poste important, il entra comme Directeur-Général à la First National dès sa fondation, il y a 3 ans. Travailleur infatigable, il contribua pour une bonne part au développement de cette Société, dont la marque est maintenant estimée à juste titre par les Exploitants français. Une connaissance approfondie des questions cinématographiques, servie par des qualités exceptonnelles de méthode et de ténacité, justifie pleinement le choix qui l'a désigné pour être à la tête de la Filiale française d'une des plus importantes maisons de production et de distribution de films au monde.

— A l'occasion de la venue à Paris de Fredrich Zelnik, directeur artistique de la Deutsche Film Union et de sa charmante femme, la vedette bien connue Lya Mara, la direction des Films National et son nouvel administrateur, l'aimable M. Krikorian, ont invité les représentants des journaux parisiens à un thé à l'hôtel Meurice.

Réunion cordiale qui permit d'échanger des paroles de confiance réciproque et d'espoir en une collaboration européenne tant de fois désirée.

Un Club Jaque-Catelain.

C'est avec plaisir que nous annonçons la fondation du Club Jaque-Catelain. Depuis quelque temps déjà un certain nombre d'admiratrices et d'admirateurs du sympathique jeune premier français, décidèrent de se grouper dans le but de fonder un Club permettant à tous ceux qui s'intéressent à cet artiste si apprécié, de prendre contact les uns avec les autres.

Avec l'approbation de M. Catelain lui-même, qui en a accepté la présidence d'honneur, ce Club vient d'être fondé en Angleterre, en France et en Suisse. Un comité d'honneur a été formé qui compte parmi ses membres des personnalités du monde cinématographique de tout premier ordre, entre autres, Marcel L'Herbier, Léonce Perret, Ivan Mosjoukine, Haddon Mason, André Nox, Bodfrey Tearle, Fred Paul, Betty Balfour, Hope Hampton, Huguette ex-Duflos, Ruth Weyher, Eve Francis, Emmy Lynn, Marcelle Pradot, Jeanne Helbling.

A la M. B. Film.

Après Bruxelles, où *Le Diamant du Tsar* vient de remporter un véritable triomphe, cette belle production a inauguré, au Caméo, sa brillante carrière à Paris.

En présence d'un si éclatant succès, Marseille, Bordeaux, Lyon, Lille, Montpellier, Strasbourg, et d'autres grandes villes de France n'ont pas attendu la saison prochaine pour programmer ce film admirable dont Petrowitch et Vivian Gibson sont les étincelantes vedettes.

Avec *La Tragédie de la rue*, qui vient d'entrer au Studio des Ursulines dans sa douzième semaine, la M. B. Film peut être fière de ses succès !

HISTOIRE DES TREIZE

La Duchesse de Langeais

VOICI une intelligente et délicate adaptation de Balzac. Si l'on excepte *Le Père Goriot*, de Jacques de Baroncelli et *Le Cousin Pons*, de Jacques Robert (nous ne connaissons pas encore *La Cousine Bette* de Max de Rieux), les films tirés de Balzac ne se distinguèrent pas par l'authenticité.

La Duchesse de Langeais, second panneau du triptyque *L'Histoire des Treize*, a inspiré au réalisateur autrichien Paul Czinner un très beau film, un film qui vaut doublement, par son attrait propre et par son respect pour l'œuvre littéraire.

Paul Czinner a dégagé avec autant de vigueur que de charme le drame pathétique qui se joue entre les deux héros balzaciens, la duchesse de Langeais et le comte de Montriveau, sous les lambris somptueux de la Restauration. Il en a respecté le dénouement douloureux et d'ailleurs si plein de véritable mouvement cinégraphique, et de cela aussi nous devons le remercier.

Ce film joue la difficulté avec bonheur. Essentiellement psychologique, il est fait de nuances légères, de touches spirituelles où nous saisissons l'âme même des personnages. C'est encore du mouvement, mais du mouvement intérieur que nous suivons avec délice.

La mise en scène est une reconstitution des milieux mondains de la Restauration aussi exacte que possible. Le vieux boulevard Saint-Germain revit là avec ses manies, ses préjugés, ses manières de bon ton et ses afféteries. C'est un régal des yeux et de l'esprit.

Hans REHMANN et Elisabeth BERGNER

L'interprétation n'était pas le point le plus facile à résoudre. En confiant à la grande artiste allemande Elisabeth Bergner le rôle de la duchesse, Paul Czinner ne s'écarta pas sensiblement de la description que Balzac nous donne de son héroïne au double point de vue du physique et du moral.

Elisabeth Bergner rendit admirablement ce mélange de légèreté et de passion farouche, de coquetterie et de gravité qui faisait de la duchesse de Langeais une femme tyrannique et délicieuse.

Nous subissons le charme d'Elisabeth Bergner et jamais jeu cinégraphique ne nous parut plus intelligemment nuancé.

Hans Rehmann est un marquis de Montriveau conforme lui aussi au type balzacien, peut-être avec un peu trop de rigueur et la jolie Agnès Esterhazy prête sa grâce au personnage de la comtesse de Serezy.

Il faudrait parler longuement de la technique de ce film où il y a maintes subtilités originales associées à des nuances de lumière très délicates, aussi bien dans les intérieurs que dans les extérieurs. Les effets de nuit ont été particulièrement bien réalisés, dans la note à la fois la plus juste et la plus artistique. D'ailleurs, toute la photo est splendide.

L'effort décoratif n'est pas moins consciencieux et artistique. Les meubles et toute l'ambiance décorative procèdent d'un style excellent qui pourrait servir de modèle aux apprentis cinéastes.

C'est à la Pax Film que nous devons la révélation en France du beau film de Paul Czinner. Puisse cette jeune et vaillante société en recueillir tout le succès qu'elle mérite.

L'une des scènes finales du film.

La nouvelle production Albatros

LES films Albatros ont toujours la faveur du pulbic. On y reconnaît le goût éclairé de leur directeur M. Alexandre Kamenka, une recherche d'originalité et une honnêteté commerciale assez particulières.

La nouvelle production de la sympathique marque vient d'être présentée avec succès au théâtre des Champs-Elysées. Elle comprenait outre un film réalisé en collaboration avec la Svenska *Lèvres Closes*, deux films de caractère assez nettement international : *Souris d'hôtel* et *La Comtesse Marie*.

Une scène de *La Comtesse Marie*.

Souris d'Hôtel est adapté d'une aimable comédie-vaudeville d'Armont et Gerbidon. Albatros continue ainsi la très brillante série de films comiques, de comédies cinégraphiques plus exactement, qui comprend *Ce cochon de Morin*, *Paris en cinq jours*, *Le Chasseur de chez Maxim's* et surtout ce chef-d'œuvre d'esprit *Un Chapeau de paille d'Italie*.

Souris d'Hôtel est de la même veine, Albatros a voulu nous montrer dès le début qu'on pouvait composer des films gais dans des cadres élégants et à l'aide de la technique la plus moderne. On connaît le thème de la comédie d'Armont et Gerbidon.

Un riche fils de famille fait la connaissance inopinée d'une jeune souris d'hôtel qui, venue pour le cambrioler, fait la conquête de son cœur. L'aimable voleuse est emmenée par son imprudent ami en un très honnête château où on la soumet à une cure de désintoxication rigoureuse, mais le naturel reprend le dessus et des larcins commis dans la maison ne laissent aucun doute sur leur auteur.

Le jeune homme à qui sa famille décide de couper les vivres et qui a perdu des sommes énormes au jeu, essaie de refaire sa fortune au baccara. La jolie cambrioleuse s'arrange pour faire admettre son père, vieux filou admirablement entraîné à tous les sports malhonnêtes, comme croupier dans l'établissement et aidé de cette complicité insoupçonnée, le jeune homme fait sauter la banque chaque soir.

Naturellement le subterfuge est découvert, le croupier arrêté, le jeune amoureux obligé de restituer. Il y perd à nouveau sa fortune et son indésirable dulcinée. Mais le temps arrangera les choses et la souris d'hôtel devenue définitivement honnête épousera l'élu de son cœur.

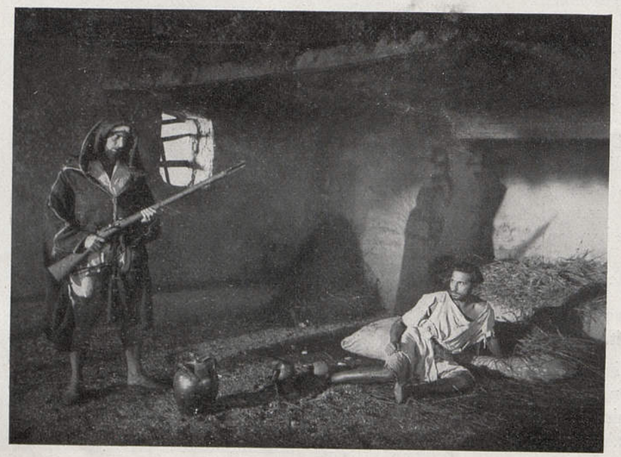
Sur ce sujet désinvolte où il entre plus d'imagination que de vraisemblance, le metteur en scène Adelqui Millar, a composé un film très amusant, divers, plein de détails savoureux et ingénieux, un film qui jamais n'ennuie et toujours captive.

La peinture des milieux de casino y est très poussée et toutes les scènes qui se passent dans la salle des jeux de Cannes ont un intérêt documentaire de premier ordre.

Les autres intérieurs réalisés au studio, entre autres ceux de l'hôtel sont luxueux sans ostentation et élégants sans fadeur.

Souris d'hôtel s'enrichit encore de nombreux extérieurs où nous reconnaissons, très bien photographiés par Roudakoff et Frenguelli, les plus beaux paysages de la Côte d'Azur.

L'interprétation est en tous points remarquable aevc Ica de Lenkeffy, Elmire Vautier, Suzanne Delmas, Arthur Pusey, Pré fils, Yvonneck et Douvan.



Un épisode de la guerre du Riff, dans *La Comtesse Marie*.

La Comtesse Marie est très différente de tendances et d'esprit.

Le film est adapté d'un roman de Luca de Tena, écrivain espagnol de quelque renommée. Roman d'actualité où la guerre toute récente du Riff fournit l'un des thèmes principaux à l'action.

La comtesse Marie apprend un jour que son fils, qui est parti pour la guerre du Riff, a été porté disparu. Accablée de douleur mais ne désespérant pas de revoir son fils chéri, elle accueille en son palais la jeune maîtresse de ce dernier avec l'enfant qu'elle a mis au monde après le départ du père.

Le soldat qui n'était que prisonnier réussit à s'évader. Il est accueilli à bras ouvert par les deux femmes qui avaient associé leur douleur et son retour déjouera les ruses de certains neveux trop pressés à cueillir l'héritage.

Pour la réalisation de *La Comtesse Marie*, M. Alexandre Kamenka a fait appel au talent de Benito Perojo. On connaît l'intransigeance du public espagnol pour toutes les réalisations fantaisistes sur l'Espagne. Il ne pourra cette fois crier à l'hérésie. Reconnaissons d'ailleurs que Benito Perojo a réussi à nous donner un film d'atmosphère, un film qui est essentiellement espagnol de cœur, d'esprit et de figure. Et c'est précisément pour cela qu'il nous séduit.

La reconstitution des milieux aristocratiques de la vieille Espagne nous intéresse beaucoup. Et nous avons apprécié également les scènes de combats prises dans le Riff marocain.

Certaines parties de *La Comtesse Marie* dénotent un art très poussé. C'est ainsi que la fête nocturne dans les jardins du palais est traitée avec le goût le plus délicat. Tous les décors dûs à Meerson sont, en même temps que très authentiques, d'un agrément sûr.

L'interprétation groupe quelques artistes espagnols intéressants autour de Sandra Milowanoff, touchante et dramatique dans le rôle de la jeune fiancée. Les artistes espagnols sont Mme Rosario Pino, noble et parfois émouvante dans le rôle de la comtesse, Jose Nieto, Valentino Parera.

Nous ne dirons que quelques mots de *Lèvres Closes* qui, réalisé par Gustav Molander pour Svenska-Albatros, continue les meilleures traditions du film scandinave. Là encore nous trouvons ces admirables paysages qui nous séduisirent tant. Ils constituent le meilleur de ce nouveau film dont l'action, toute baignée de la poésie du paysage, nous tient sous le charme.

C'est une délicieuse histoire sentimentale dans le cadre des lacs italiens.

Nous sommes tellement sevrés de paysages par la production actuelle, que nous savourons la poésie de ce vrai film d'atmosphère qui par certains côtés constitue un poème filmé à la gloire de la nature.

Sandra Milowanoff, Louis Lerch et Mona Maertenson interprètent ce beau roman d'amour.

Souris d'Hôtel, *La Comtesse Marie* et *Lèvres Closes* sont distribués en France par les films Armor, toujours associés avec Albatros, dans le succès.

R. T.

Ica DE LENKEFFY et Arthur PUSEY, dans *Souris d'Hôtel*.

CINEASTES

Jacques FEYDER

Quoi qu'en disent et qu'en pensent certains, Jacques Feyder, je l'ai vu tourner, je le connais et je peux affirmer, Jacques Feyder, dis-je, est un vrai poète.

Il est des metteurs en scène qui laissent leurs interprètes paresser ou faire voir leurs jambes. Il en est quelques-uns, pas beaucoup, qui les autorisent à jouer selon leurs « vues » personnelles, c'est-à-dire se livrer au plus puéril, au plus détestable, au plus niais « cabotinisme », à faire de l'œil au spectateur stupidement. Et il est un cinéaste qui se soucie peu des goûts et des préférences de ses auteurs, mais qui sait ce qu'il veut et qui atteint *toujours* son but. C'est Jacques Feyder. Pour Feyder l'acteur est un *homme*, il a une *personnalité* que le film doit révéler sous la forme la plus frappante, la plus concise, la plus émouvante. Alors que d'autres font du cinéma avec des millions, des éléphants, des petites poules blondes et des paysages exotiques, Feyder, lui, fait du cinéma avec des nerfs, des cœurs, des cervelles. Il puise ses images à même la vie intérieure, profonde, *vraie* des hommes et des femmes qui tournent sous ses ordres et qui habituellement, toute leur existence durant, ne portent que des masques. Il fait du cinéma avec du sang, des larmes, des rires. « Faites voir tout ce que vous avez dans le ventre », dit-il à ses acteurs. Et il les aide. Il s'emballe, il crie, il tape, il pleure, il vomit des injures. Il dénude les hommes jusqu'au tronc, il nous montre leur âme. Il réduit en miettes toutes les conventions artistiques. L'argument n'a plus la moindre espèce d'importance. Il peut tourner *La Petite Fleur* ou *Phi-Phi*. Il en fera un poème.

Il était un temps où nous nous emballions ingénuement pour des prouesses techniques. Nous n'applaudissions que les cinéastes qui fichaient leur appareil sur un cheval ou sur un avion ou sur une mitrailleuse. Ce temps n'est plus. Depuis que tous les médiocres du cinéma se sont rués sur les trouvailles techniques et qu'ils en ont fait une basse camelote, depuis que le dernier film commercial essaie de racheter son indigence poétique par un montage accéléré ou par des angles imprévus, depuis que Gance et Griffith sont imités par tous les marchands de pellicule et de rêve, nous ne voulons exactement plus rien savoir de l'avant-garde ni des procédés d'avant-garde. Les moteurs en folie ne nous font plus vibrer. Leurs auteurs, ces jeunes gens qui nous avaient si longtemps donné le change, à qui nous nous étions crus obligés de chanter des hymnes, nous paraissent maintenant effroyablement, sinistrement ridicules. Nous cherchons autre chose.

Feyder est un *classique de cinéma*. Je n'ai point peur du mot classique. *Potemkine* et *La Rue* sont des films classiques, de même que tous les films de Charlot, de même que les œuvres du plus grand poète de notre temps, Louis Aragon, et des plus grands peintres d'aujourd'hui : Picasso, Chirico, Braque, Max Ernst. On peut être classique et moderne à la fois (des mots, des mots...). Feyder n'est pas moderne, il se moque de notre modernisme, de nos conceptions esthétiques, il reste naturaliste, il porte à l'écran du Zola, il n'a jamais entendu parler de « simultanéisme » ou d'autres « ...ismes ». Il ne se croit sans doute pas poète. Et il l'est. Il l'est parce qu'il est toujours lui-même, parce que le film qu'il fait n'est jamais pour lui une marchandise, mais toujours, mais magnifiquement, un fruit de sa chair, un aboutissement de sa fièvre, parce que l'acteur n'est jamais pour lui l'incarnation vague d'un personnage littéraire, mais toujours un être vivant et saignant. Il l'est tout naïvement, tout splendidement, comme l'artisan naïf qui peint le bon Dieu avec une barbe redoutable, comme l'obscur savetier qui fit l'*Internationale*, comme Rousseau, le douanier, comme Rodin, comme tous les grands acteurs de théâtre. Il l'est inconsciemment. Par là je ne veux point dire, les lecteurs s'en doutent un peu, que Feyder n'a jamais ouvert un livre. Il est intelligent, érudit, spirituel. Il a beaucoup vu, beaucoup voyagé. Mais il ne sait pas qu'il est poète. Ingénuement il se dit réaliste. Cependant parmi les films français, ceux de Feyder sont les seuls à atteindre une région supérieure, les seuls à nous faire vibrer.

A l'instar de Dieu, Feyder crée des hommes et des femmes. Il a créé Jean Forest. Il a créé Victor Vina. Il a créé Gaston Modot. Il est presque parvenu à créer Raquel Meller. Il vient de créer Gina Manès. Jamais femme n'a été plus femme et partant plus émouvante, plus hurlante de vérité dans un film. Gina Manès ne se contente pas de jouer avec ses yeux et son corps, elle joue avec son amour et sa haine, avec ses insomnies, ses souvenirs, son désir, elle joue avec son sexe (critiques chastes criez au scandale !). Elle joue comme jouerait Jeanne d'Arc, fille à soldats et sainte catholique. Elle vous étripe avec son souffle, vous ébouriffe avec son regard, vous fait tour à tour vous pâmer et haleter. Elle sème les drames passionnels avec sa démarche. Elle exhale un parfum de femme irrésistible, mortel presque. Un parfum crapuleux et envoûtant. Ce que le père Zola n'a point réussi avec des mots fades et mal employés, la synthèse de l'amour comme le fait le peuple, Feyder l'a réussi avec Manès, ce « poème de chair ». *Thérèse Raquin* est le plus beau film de l'année, le plus puissant, le plus direct. Et l'on y voit aucun rail, aucune fête foraine, aucune salle de jeux, aucun dancing, on y retrouve aucun lieu commun, aucun nauséeux poncif d'avant-garde.

Je crois que Feyder est le plus grand cinéaste de notre temps. Alors que seront oubliés tous les petits « chichis » d'adolescents visqueux et bébêtes, alors que personne n'ira plus voir les machines « gélatineuses », comme dit Gréville, de tel odieux commerçant qui fait encore aujourd'hui figure de prophète, de tel impuissant fardé, alors même qu'il n'y aura plus de cinéma d'avant-garde et peut être plus de cinéma tout court, il restera *un* cinéaste, *une* interprète, *un* film : Feyder, Manès, *Thérèse Raquin*.

Michel GORELOFF.

A Porto, entre deux prises de vues du film *Les Capes Noires*, Régine Bouet et Jorge Infante sont surpris par l'objectif d'Asselin au moment où un reporter portugais s'apprêtait à les photographier

LE STYLE CINEMATIQUE

Une lacune à combler

DANS une de ses récentes chroniques consacrée à *Dawn*, M. Léon Daudet a rendu un juste hommage à l'art cinématographique et particulièrement au film de miss Cavell.

Toutefois, à propos des reproches faits par les journaux belges à ce film de comporter des « inscriptions humanitaires » et « locarniennes », il a formulé la critique suivante :

« Les inscriptions cinématiques sont généralement « assez godiches et c'est le côté puéril de cet art, le « panneau subalterne du diptyque. Les grandes firmes « de l'art muet devraient s'adjoindre des personnes « sachant écrire et susceptibles de rédiger un texte à « la taille ou au niveau de l'image présentée. On dirait « que ces explications sont l'œuvre de nègres contemporains de Vasco de Gama. Il y a là « une lacune à combler ».

En nous plaçant sur le seul terrain littéraire, nous devons reconnaître que M. Léon Laudet a raison de façon générale lorsqu'il juge sévèrement le style cinématique.

Les « inscriptions », comme il dit, qui accompagnent les images, gagneraient à être rédigées plus soigneusement et plus élégamment, surtout pour des productions importantes.

Il faut des phrases claires, courtes et qui expliquent tout en peu de mots comme les textes montés en manchette dans les journaux et qui résument une affaire en deux ou trois lignes.

Cela demande évidemment de la part de l'auteur une certaine habileté de plume et une grande habileté ; mais les firmes qui ne lésinent pas lorsqu'il s'agit de monter des mises en scène somptueuses ou d'engager des étoiles de première grandeur, peuvent se payer le luxe de rédacteurs capables de fournir des textes qui ne déparent pas l'ensemble.

Le travail est facilité, si l'on se trouve en présence d'un scénario tiré d'une œuvre littéraire. Il suffit de détacher de l'ouvrage des phrases s'adaptant aux images. Encore faut-il savoir choisir.

On le fait, mais pas assez encore. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la reproduction cinématique de *Salammbô* comportait certains texte d'une pauvreté lamentable en comparaison du chef-d'œuvre de Flaubert et Dieu sait si l'auteur excellait à décrire une scène ou à brosser un tableau au moyen d'un style lapidaire. Il n'y avait qu'à puiser dans la trésor qu'il nous a légué.

On a préféré, à côté de nombreuses citations authenthiques, forger quelques nouveaux textes et c'est ainsi que l'or pur s'est changé en un plomb vil.

Que dire des productions courantes ? La nécessité d'être bref dans les explications a donné naissance à un style petit-nègre, souvent obscur, toujours médiocre, qui nuit à la beauté de l'ensemble et détruit l'harmonie.

Si l'on veut conserver au cinéma son caractère artistique, il faut relever le niveau littéraire des textes qui illustrent les films.

!J. A.

Une ravissante expression d'Alice ROBERTE, dans le rôle d'Odette du beau film de Donatien *Miss Edith, Duchesse*, interprété par Lucienne LEGRAND, ROLLA-NORMAN, Tony D'ALGY, Pauline CARTON, Charles FRANK, Henry HOURY, MILLAU. (Production Franco-Film.)

De-ci, de-là, dans les Studios et ailleurs...

Quelques minutes avec Jean Epstein.

126, Rue Saint-Lazare. Un immense building où règne une effervescence continuelle. Un bureau, celui de Jean Epstein. Le réalisateur de *la Chute de la Maison Usher*, bien que pris par de multiples occupations, veut bien me recevoir quelques instants.

— Que me vaut votre visite ?

Les lecteurs de *Cinéma* seraient heureux d'avoir des nouvelles de votre dernier film dont il a déjà parlé.

— *La Chute de la Maison Usher* est maintenant terminée, nous répond Epstein. J'ai fait vite n'est-ce pas ? Il y a quelques semaines à peine je commençais, à Epinay, les intérieurs de ce film. Ceux-ci terminés, huit jours m'ont suffi pour tourner les extérieurs, d'ailleurs peu nombreux. Dans quelques jours je terminerai le montage qui est déjà bien avancé.

— Et les résultats ?

— J'en suis jusqu'à présent satisfait et je crois avoir adapté mon sujet dans une atmosphère très « Edgar Poësque ». Les intérieurs que j'ai tournés dans des décors très curieux, dessinés par Pierre Kéfer, sont, à mon avis, d'un genre très nouveau au point de vue cinématographique.

— Et vos interprètes ?

— Jamais je n'ai eu une interprétation si homogène. Jean Debucourt prête à Roderick Usher son visage étrange et fiévreux. Marguerite Gance est une Lady Usher vaporeuse et immatérielle; Charles Lamy est — rôle prédestiné — l'ami de Rodérick. Enfin, Fournez Goffart, au masque étrange et fantomatique, est un médecin aux allures bizarres. A leurs côtés Pierre Hot et Halma campent, l'une une silhouette truculente, l'autre une effarante figure.

Et voilà. il me reste à terminer le montage et je vous prie de croire que ce n'est pas une petite affaire. Mais qu'importe le travail si les résultats, comme je l'espère, sont satisfaisants.

Sur ce je prends congé de l'aimable réalisateur qui, sans même attendre mon départ, se plonge dans de compliqués calculs.

En visite au « Flamand Rose ».

Joinville; les Réservoirs.

Est-ce un studio ? Est-ce un dancing ?

Le jazz fait entendre ses airs épileptiques, le charleston et le black-bottom battent leur plein. Où sommes-nous donc ?

Mais au studio, qui pour les besoins de la mise en scène est transformé en boîte de nuit. Celle-ci s'intitule : *Le Flamand Rose*, et on a l'air de s'y amuser follement.

A mon arrivée un chasseur s'avance vers moi l'air obséquieux.

— Bonjour, mon cher ami, comment allez-vous ? me dit-il en me frappant énergiquement sur l'épaule.

Quelle familiarité pour un chasseur ! Soudain je m'aperçois de ma méprise; celui que j'ai pris pour un simple chasseur n'est autre que Nicolas Rimsky, qui sous la direction de René Hervil interprète le principal rôle de *Minuit, Place Pigalle*.

— Alors, toujours en livrée !

— Eh oui, depuis *le Chasseur de chez Maxim's*, je crois être voué à l'uniforme; enfin il faut bien gagner sa vie.

Je profite d'un court arrêt pour bavarder avec le sympathique artiste.

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Rien, si ce n'est que le film avance et que tout marche à souhait. Le roman de Maurice Dekobra est un excellent scénario et je crois que j'y ferai une création intéressante.

Coup de sifflet, c'est René Hervil qui ayant réglé un éclairage et consulté son scénario va tourner une nouvelle scène.

— Vous pouvez rester ici, me dit Nicolas Rimsky, je n'en suis pas. Que désirez-vous savoir ?

— Tout.

— Eh ! la distribution, la voici. Renée Héribel est Lily, un délicieux mannequin dans une maison de couture que dirige M. Wulfing, ou si vous aimez mieux, André Nicolle. Suzy Pierson est une charmante demi-mondaine et François Roset un sympathique jeune premier, Prince par dessus le marché. Quant à moi, vous le voyez bien, je suis Prosper, maître d'hôtel du Flamand rose.

— Et les intérieurs ?

— Nous en aurons bientôt terminé une partie ici, mais sitôt après nous transportons nos bagages sur les bords de la Seine, à Billancourt, où nous terminerons ceux qui nous resteront à faire.

— Et les extérieurs ?

— Nous en tournerons dans Paris et d'autres en Provence. Comme vous pouvez le voir vous-même, René Hervil que je vous conseille de ne pas déranger, fait la mise en scène à laquelle je collabore étroitement; l'opérateur est René Moreau, le décorateur Jaquelux. Je n'ai pas à vous dire tout le bien que je pense de ces deux précieux collaborateurs.

A ce moment René Hervil s'avance vers nous et, m'ayant cordialement serré la main, me dit :

— Excusez-moi de vous enlever Prosper, mais j'en ai besoin maintenant. Et Rimsky tout à fait dans la peau de son personnage me dit avant de me quitter :

— Je recommande respectueusement à monsieur le Yellow-drink-coktail. C'est une spécialité de la maison !

Au Cirque d'Hiver, avec Raquel Meller.

Le Cirque d'Hiver est momentanément un studio. En effet les après-midi où il n'y a pas représentation, Roger Lion, retour de la Côte d'Azur tourne d'importantes scènes de *La Venenosa*.

L'entrée de la piste est encombrée par un large praticable, du haut duquel le réalisateur dirige les prises de vues. A ses côtés les deux opérateurs ont mis leur appareil en batterie.

De l'autre côté, les valets de pieds et les garçons d'écurie discutent entre eux, mettent un peu d'ordre dans leur toilette ou refont leur maquillage. Un coup de sifflet retentit. C'est Roger Lion qui vient de le donner. Les figurants nombreux qui encombrent les gradins l'écoutent attentifs expliquer la scène à tourner.

Disséminés de ci de là dans la salle, les sunlights J.F. s'allument en crépitant et balayant la piste de leur faisceau lumineux viennent se placer comme il convient.

Nouveau coup de sifflet. Quelques musiciens placés hors du champ font entendre un air très cirque.

On répète. Le rideau rouge qui dissimule l'entrée du couloir des loges des artistes s'ouvre tout grand. Un groupe de valets aux perruques poudrées entre en piste, ayant à leur tête Georges Colin, superbe et impeccable en Monsieur Loyal.

Les musiciens s'arrêtent, Georges Colin, s'avance au milieu de la piste et d'une voix claire annonce :

— Mesdames, Messieurs, vous allez applaudir maintenant la divine Raquel Meller. Les applaudissements crépitent; ils redoublent lorsque drapée dans une grande cape de velours vert au col Médicis en lamé d'argent la célèbre artiste fait son entrée en piste.

Entre deux prises de vues de *La Venenosa*, au Cirque d'Hiver, RAQUEL MELLER s'exerce, non sans succès, aux anneaux, sous l'œil admiratif de son metteur en scène ROGER LION (à gauche).

On tourne. Un troisième coup de sifflet annonce la fin de la prise de vues. Un à un les sunlights s'éteignent. Roger Lion consulte son scénario tandis que descendant de leur perchoir les opérateurs mettent leurs appareils en batterie au milieu de la piste. On va tourner un premier plan de Raquel Meller. Comme on n'a pas besoin d'eux, les figurants vont dans le couloir se donner un peu d'exercice. Mais ils n'ont que peu de temps, car Roger Lion tourne aussitôt après de nombreux plans d'ensemble.

Raquel entre en scène. Le public peu bienveillant — ainsi le veut le scénario — se met à la siffler et à lui lancer au visage les objets les plus divers. Impassible, la grande artiste joue sa scène. Elle est vraiment remarquable au milieu des projectiles qui pleuvent à ses côtés.

Enfin son martyr est terminé. M. Tourriel, que l'on reconnaît avec peine sous son masque de clown enfariné, interprète à son tour une scène très difficile. Faisant un numéro de trapèze, il manque son coup et fait une chute mortelle. La scène est très réussie. Quelques clowns ensuite font d'amusantes pitreries au grand réjouissement des spectateurs. Un léger temps d'arrêt. J'en profite pour présenter mes hommages à Raquel Meller qui les accueille très aimablement.

— Je suis très contente de revenir au cinéma après quelques mois d'absence, me dit-elle. Je tourne un rôle très intéressant et tout à fait différent de ceux que j'ai tournés jusqu'à présent. Le film *La Venenosa* me plaît beaucoup.

A nos côtés je reconnais J. M. Carretero, le célèbre écrivain espagnol, qui est l'auteur du scénario. Je lui demande de me l'expliquer en quelques mots.

— Volontiers, me répondit-il. Voici : C'est l'histoire d'une femme de cirque qui porte malheur à tous les hommes qui l'aiment. Certains se tuent pour elle. On la méprise, on la maudit jusqu'au jour où rencontrant une sorte de vagabond elle se met à l'aimer; elle perd alors le charme maléfique.

A ce moment Roger Lion s'avance vers moi et me montre quelques photographies.

— Désirez-vous la distribution de mon film ? Ecrivez : Raquel Meller : la Venenosa ; Warwick Ward : le vagabond; Sylvio de Pedrelli : le Prince hindou; Georges Colin : M. Loyal; le dompteur Mark, Claire de Lorez et Cécile Tryan. Mon assistant est Jaquelux, mon décorateur est Armand Bonamy et mes opérateurs, Willy et Amédée Morrin.

Enfin, pour terminer, dites que j'ai réalisé les extérieurs sur la Côte d'Azur et que je vais sitôt après les scènes du cirque d'Hiver commencer les intérieurs au studio des Réservoirs, à Joinville.

Ceci dit, Roger Lion se replongeant dans la lecture de son scénario reprend sa mise en scène.

Avant de quitter le cirque d'Hiver je félicite MM. Natera, Guichard et Carretero de leur magnifique effort cinématographique.

Retour d'Egypte.

La troupe de *L'Eau du Nil* vient de rentrer en France, venant d'Egypte où elle est allée tourner sous la direction de Marcel Vandal une adaptation du pittoresque roman de Pierre Frondaie. On tourna au pied des pyramides et du sphinx, on tourna encore à bord du *Champollion* qui fit d'Alexandrie à Marseille un voyage heureux et sans histoire.

J'avais eu quelques nouvelles rapidement crayonnées sur des cartes, où en style télégraphique les vedettes, Jean Murat, Gaston Jacquet, Lefebvre et l'exquise Le Parry vantaient les charmes du paysage, l'intérêt du scénario, la bonne grâce de Marcel Vandal et la cordialité des autorités égyptiennes, mais se plaignaient de l'horrible chaleur qui n'avait pitié d'aucun maquillage.

Aujourd'hui la vaillante troupe du Film d'Art est rentrée à bon port et sans perdre de temps va commencer à tourner les intérieurs au studio de Neuilly.

J'ai promis d'y aller faire un tour pour exercer ma curiosité professionnelle. Nous reparlerons de *L'Eau du Nil*.

George FRONVAL.

DONATIEN tourne une scène de *Miss Edith Duchesse* avec LUCIENNE LEGRAND.

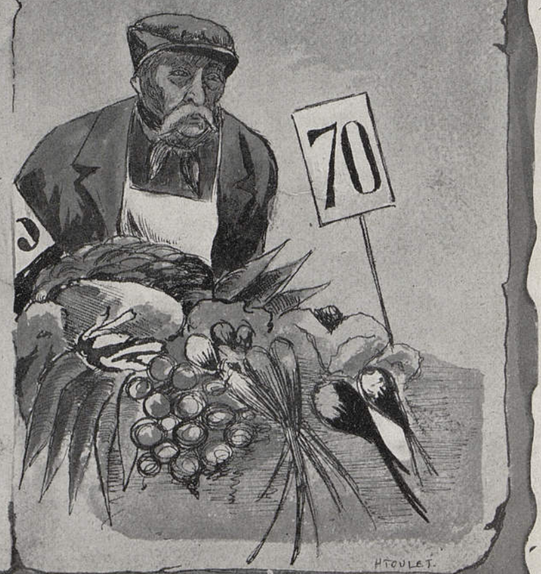
Par les présentes,
le Consortium Central de Paris
vous offre quelques uns des chefs d'oeuvre
du Film Français.

Blanchette.

mise en scène de
René Hervil
D'APRÈS
l'œuvre celebre de Brieux
AVEC
MAURICE DE FERAUDY
Mme THERESE KOLB
ET
LEON MATHOT.

Crainquebille

mise en scène de
JACQUES FEYDER
D'APRÈS L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE
AVEC
MAURICE DE FERAUDY.



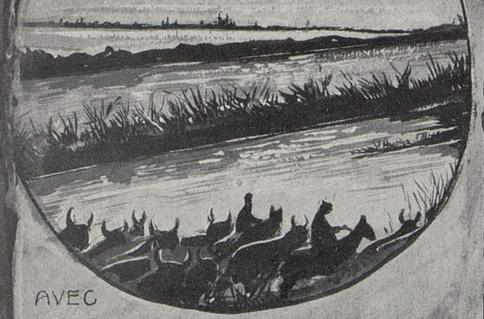
H.TOULET.

le crime de lord Arthur Savile.

D'APRÈS OSCAR WILDE
MISE EN SCÈNE DE RENÉ HERVIL
AVEC
ANDRE NOX.
CECILE MANNERING
ET
MORTON-YORK.

Yoroga!!

SÉLECTION DE SCÈNES DRAMATIQUES
TIRÉES DU
COEUR MAGNIFIQUE.



AVEC
SEVERIN-MARS

La mort du Soleil.

MISE EN SCÈNE DE GERMAINE DULAC.
AVEC
ANDRÉ NOX.

H.TOULET.

LES FILMS PRÉSENTÉS

La Maison du Maltais.

Drame adapté du roman de Jean Vignaud, avec Tina Meller et Sylvio de Pedrelli.

Voilà un beau film d'atmosphère où les types bien définis évoluent simplement et logiquement d'après leurs instincts dans des cadres appropriés. C'est pourquoi l'histoire de la petite danseuse bédouine Safia nous a été si agréable, et nous l'avons suivie avec intérêt de Sfax ensoleillée, où se noue son idylle avec le beau Mattéo, jusqu'à Paris où son ambitieuse coquetterie lui a fait suivre un riche joaillier. Et quand, l'ayant enfin retrouvée, Mattéo la ramène dans son pays pour lui faire expier sa trahison, sous sommes heureux de trouver sous ce beau ciel le geste clément du vieux père qui incline son fils au pardon.

Tina Meller a incarné la bédouine Safia avec une vérité et une fougue qui fait honneur à sa conscience d'artiste et à son talent. Nous avons particulièrement goûté les curieuses danses tunisiennes qu'elle a interprétées avec une sorte de recueillement extatique. Sylvio de Pedrelli a été un athlétique et vibrant Mattéo. La mise en scène de Henri Fescourt atteste une bonne technique et la photo est excellente.

(Production Cinéromans-Films de France.)

L'Insoumise.

Comédie dramatique, d'après la pièce de Pierre Frondaie avec Gretta Nissen et Charles Farrel.

Un autre film exotique. Mais celui-ci traite la grave question de l'incompatibilité des races que l'amour détruit parfois mais sans parvenir à la véritable union. L'auteur, après bien des luttes et des déchirements, réconcilie dans la mort l'âme despotique d'un musulman et celle d'une indépendante française et c'est la seule union possible des deux êtres entre lesquels, malgré leur amour, n'a jamais cessé de régner la décevante incompréhension.

Bien mis en scène et admirablement interprété, ce film mérite un beau succès.

(Edition Fox-Film).

Les Serfs.

Drame social adapté de la pièce de Pierre Neswki avec Heinrich George.

Un sujet puissant, largement traité, admirablement interprété et qui constitue un véritable film dramatique. L'action qui se passe en 1850 expose le triste état d'esclavage où les seigneurs russes de l'époque maintenaient les pauvres moujicks. Mais un bel et jeune amour fleurissant entre le fils de la suzeraine et une petite serve sera le trait d'union de deux classes opposées et ennemies.

Le réalisateur, Richard Eichberg, s'est appliqué à opposer les scènes de réceptions et cérémonies fastueuses des seigneurs avec les scènes de réalisme émouvant ou d'idylle pittoresque afin de rendre plus sensible et plus pénible l'atmosphère d'inégalité des classes.

Henrich George a puissamment campé un type de serf dévoué jusqu'au sacrifice, Mona Maris et Harry Halm deux agréables amoureux.

(Edition A.C.E.)

Le Prince Jean.

Drame tiré de la pièce de Charles Méré avec Renée Héribel et Lucien Dalsace.

Les ravages de la passion du jeu et les conséquences dramatiques que cette passion entraîne dans la vie sentimentale d'un homme sont adroitement exposés et développés au cours de ce film très soigneusement mis en scène par René Hervil. La facture en est sobre, précise, et les milieux exactement décrits. Une partie de l'action se déroule en Belgique, ce qui nous vaut de beaux paysages d'Ostende et de Bruxelles. Renée Héribel est toute charme et noblesse dans le rôle si délicatement féminin de l'amoureuse qui doit régénérer le joueur.

Lucien Dalsace, malgré une bonne volonté évidente, nous a semblé peu à son aise dans le rôle du prince Jean. Nous avons cru tout d'abord que ce rôle était interprété par Paul Guidé qui, par son aisance aristocratique et ses dons de subtil comédien, était bien indiqué pour incarner ce personnage; mais nous avons dû nous contenter de le voir dans un rôle de second plan. André Dubosc est très à sa place et plein de bonhomie en oncle secourable.

(Productions Cinéromans-Films de France.)

L'Avocat du Cœur.

Comédie dramatique avec Lil Dagover et Jean Murat.

Doit-on supprimer la peine de mort?

Oui! dit une femme. Non! dit un homme; et un duel s'engage entre ces deux êtres; duel étrange qui se poursuit dans une atmosphère mystérieuse et troublante? Qui des deux fera triompher sa thèse? La femme évidemment, en ouvrant ce cœur à l'amour et en le faisant frémir d'angoisse devant l'évocation du châtiment suprême dont il la croit menacée.

La grande adresse de ce scénario est d'avoir fait se dérouler la partie dramatique de l'action sur un paquebot où le rapprochement des êtres est plus sensible et intensifie le drame.

La scène du bal à bord, où la meurtrière traquée par le policier, danse éperduement sa dernière belle nuit sous le regard angoissé de celui qui l'aime, a été jouée par Lil Dagover avec une rare science du crescendo pathétique. Jean Murat est digne en tous points de sa belle partenaire.

(Edition Pax-Film.)

L'Incorruptible.

Drame avec Suzy Vernon et Michaël Bohnen.

Ce drame met aux prises les grands de l'ancienne Russie, et le pouvoir soviétique contre lequel ils doivent soutenir une lutte âpre et sourde. La tendance de ce film est nettement caractérisée et l'agent de la Puissance secrète n'a pas le beau rôle : Une nuit tragique de la révolution, la princesse Nathasia fut violentée par un matelot. Réfugiée à Berlin, elle travaille dans un restaurant tenu par des compatriotes. Un soir arrive incognito un agent du nouveau gouvernement, dans lequel Nathasia reconnaît son bourreau. Aidée des autres émigrés, elle vengera son honneur outragé et sauvera de pauvres otages en contraignant le misérable, qu'elle a réussi à compromettre, à se faire lui-même justice.

L'action est puissamment rythmée et l'intérêt dramatique va croissant jusqu'aux scènes finales qui pourraient être un peu écourtées.

Suzy Vernon est remarquable dans les scènes de séduction et Michaël Bohnen a donné un relief saisissant à son interprétation.

(Edition A.C.E.)

Les Egarés.

Drame social réalisé par Rudolf Meinert avec Asta Nielsen, Werner Krauss et Alfred Abel.

La censure a des fantaisies plaisantes mais qui peuvent en partie dénaturer le sens d'un film et rendre obscur le jeu des interprètes. Ayant décrété que l'abus de l'alcool est moins immoral que l'absorption de la cocaïne, dame censure a transformé Asta Nielsen et Werner Krauss en victimes de la dive bouteille et dans cette transposition, je vous assure que ce sont les spectateurs qui sont les égarés. Néanmoins le film a gardé sa belle tenue dramatique et cela grâce à une interprétation de premier ordre qui réunit trois noms dont un seul suffirait à en assurer le succès.

Asta Nielsen nous apparaît avec son pathétique et saisissant visage sous les traits de la pauvre Tamara, femme du monde dévoyée et mère crucifiée. Werner Krauss est hallucinant d'hébétude et de ruse meurtrière et Alfred Abel incarne supérieurement le corrupteur satanique de ces deux êtres.

La réalisation est d'un dramatisme intense et la scène du meurtre, vengeance de l'intoxiqué, fait frissonner d'horreur.

(Distribution Pax-Film.)

Ah! jeunesse....

Comédie avec Sally Phipps et Charles Paddock

Deux jeunes pères se sont un jour déclaré la guerre au sujet de leur vagissante progéniture. Les fils ont grandi et au collège, où ils vivent tous deux, c'est entre eux maintenant que les hostilités continuent, d'autant plus vives et fréquentes qu'ils aiment la même jeune fille, une élève du collège. Mais un troisième larron les met d'accord en leur enlevant la belle.

Les situations cocasses abondent dans ce film amusant et la vie de collège est pleine d'imprévu. La scène de la représentation romaine où les élèves jouent l'œuvre d'un professeur n'est qu'un long fou rire provoqué par la maladresse des acteurs improvisés. Les deux rivaux sont Charles Paddock et Nick Stuart qui, avec Sally Phipps, mènent avec entrain le jeu.

(Production Fox-Film.)

Pardonnée.

Drame social réalisé par Jean Cassagne, d'après l'œuvre d'Eugène Barbier.

Jean Cassagne, qui fut l'assistant de Donatien, fait là ses premiers débuts de metteur en scène. Débuts heureux, car il y a vraiment peu de choses à reprendre dans *Pardonnée* au point de vue technique. Mieux que cela, bon nombre de scènes très originalement et très artistiquement réalisées sont dignes de nos meilleurs vétérans.

Donc, j'estime que Jean Cassagne, artiste consciencieux et sympathique, a gagné la partie. Il est dommage que le scénariste n'ait pas été à la hauteur du metteur en scène. Le point faible est le scénario et surtout le découpage. C'est d'ailleurs ce qu'il y a de plus difficile dans la technique du film et Jean Cassagne y pourvoiera la prochaine fois. Nous lui demanderons aussi plus de rigueur dans les textes. Il nous doit maintenant de très bons films.

(Production Nicæa Film.)

Le Naufrage de l'Hespérus.

Drame de la mer réalisé par Elmer Clifton, d'après Longfellow.

Nul n'a oublié *Le Harpon*, cet admirable documentaire maritime dû à Elmer Clifton. De ce réalisateur, nous venons d'applaudir *Le Naufrage de l'Hespérus*, adapté très librement d'un poème de Longfellow.

L'action est menée avec une réelle maîtrise et une savante progression. Et les effets cinégraphiques qui ont été prodigués au cours de ce film sont parmi les plus beaux qu'on ait jamais vus. Quant à la photo, elle est d'une richesse décorative vraiment étonnante.

Les artistes vivent leur rôle avec une conscience qui est bien éloignée du jeu ordinaire. Ce sont Virginia Bradford, Frank Marion et Sam de Grasse.

(Production Erka Prodisco.)

L'Equipage.

Drame d'aviation de guerre adapté du roman de J. Kessel.

On a déjà tout dit sur ce très beau film qui vibre d'un bout à l'autre de la plus pure foi patriotique et qui nous restitue avec une force merveilleuse l'esprit même de l'aviation de guerre.

La trame sentimentale du roman importe assez peu. Le film se passe dans les airs, où se joue tout le conflit. Et l'héroïsme de ces hommes prédestinés nous exalte.

Un film. Est-ce bien un film? Des acteurs. Sont-ce bien des acteurs? Nous avons plutôt la sensation de la vie vécue par des hommes. Et c'est très émouvant.

Je citerai en bloc les interprètes tous admirables : Jean Dax, Pierre de Guingand, Georges Charlia, Daniel Mendaille, Camille Bert.

(Production Lutèce-Films, édition A.C.E.)

La merveilleuse Journée.

Comédie adaptée de la pièce d'Yves Mirande et Quinson, par René Barberis.

Nous avons beaucoup aimé ce film, qui est très réussi et sans doute l'un des meilleurs de la nouvelle production française. Tout y est aimable, joli, gai et divertissant. Et le scénario nous procure un beau voyage à la Côte d'Azur, principalement à Cannes, dont les aristocratiques beautés n'eurent jamais pareille publicité.

Le film vaut aussi par l'interprétation avec André Roanne, qui s'est fait vraiment une spécialité de ce genre de comédies et qui y est incomparable, Dolly Davis, bien jolie mais un peu monotone, Renée Veller, une révélation, et Sylvio de Pedrelli, qui campe avec humour et chic un type de milliardaire neurasthénique.

(Production Cinéromans-Films de France.)

Rien ne va plus.

Comédie sentimentale avec Agnès Esterhazy et Harry Liedtke.

Ce film, qui se passe presque tout entier autour des tables de baccara de Monte-Carlo, pourrait être un réquisitoire contre le jeu. Des ruines colossales y sont en effet consommées. L'amour — et aussi, il faut bien le dire, un honnête héritage, — sont de souverains antidotes contre le fléau. La jeune héroïne de l'aventure, que personnifie avec infiniment de grâce Agnès Esterhazy, se tire ainsi à son avantage du plus mauvais pas. Harry Liedtke, élégant et sympathique, est son heureux partenaire au jeu de l'amour.

(Edition Pax-Film.)

Le Passager.

Drame réalisé par Jacques de Baroncelli, d'après une nouvelle de Frédéric Boulet.

Il y a beaucoup de choses très bien dans ce nouveau film de Jacques de Baroncelli. D'abord une vision très artiste de certains aspects de la mer, les vues du début, la nostalgie et les surimpressions de la nuit de Noël. Puis la réduction même du sujet et du cadre à une expression qui parut parfois trop simple. Pour le fond, le film eût gagné à être écourté. Mais la forme est toujours aisée, claire, élégante.

Le Passager ne comporte que cinq interprètes dont le jeu volontairement lent et effacé contribue à une certaine impression de langueur que n'a peut-être pas voulue très exactement le réalisateur. Ce sont Charles Vanel, Michele Verly, Redelsperger, Sovet et le petit Jean Mercanton.

D'admirables photos de Chaix et de René Moreau poétisent le film.

(Edition Cinéromans-Films de France.)

Le Canard Sauvage.

Drame tiré de la pièce d'Ibsen, réalisé par Lupu Pick, avec Werner Krauss et Mary Johnson.

Ce film est une adaptation respectueuse en ce qui concerne la pensée philosophique du Maître. Mais dans la réalisation, nous aurions voulu, par des intentions, par des détails, ou des éléments nettement caractérisés de la mise en scène, sentir le film plus imprégné de l'atmosphère nettement norvégienne qui domine l'œuvre d'Ibsen.

Cependant, dans la réalisation du metteur en scène allemand, l'admirable drame si profondément humain subsiste en entier et il nous est exprimé en claires et poétiques images.

L'interprétation du rôle d'Edwig par Mary Johnson est tout en nuances et en expressions contenues; et elle atteint à une grande puissance d'émotion par la simplicité même et la sobriété de son jeu. Werner Krauss a composé un Ekdal d'un réalisme émouvant et pitoyable; dans ses dernières scènes, il s'élève à la plus poignante expression de l'anéantissement humain. Lucie Hoeflich joue avec sincérité le rôle délicat et douloureux de la mère.

(Distribution Armor.)

L'Etudiant Pauvre.

Adapté de l'opérette viennoise avec Harry Liedke et Maria Paudler.

De cette opérette alerte, spirituelle et par moment cocasse on a fait un film plaisant et plein d'entrain, dont le principal attrait est l'irrésistible sourire du séduisant Harry Liedtke. Il a campé avec élégance et beaucoup d'humour ce type d'étudiant fantaisiste qui chaparde, va en prison, rebondit dans le monde, y séduit la plus noble et la plus jolie fille au nez de celui qui croyait déjà la tenir, et reste confondu de la mystification. Et cela avec une désinvolture et une élégance incomparable. A ses côtés la belle Agnès Estherhazy, Maria Paudler et E. Verebbes contribuent à la réussite de ce film charmant.

(Distribution Super-Film).

Chicago.

Film de Cecil B. de Mille, réalisé par Frank Urson, avec Phyllis Haver.

On a bien fait de nous prévenir avant la projection que ce film avait été volontairement exagérée dans le but de réagir d'une façon plus efficace contre la publicité que l'on fait aux criminels et leurs acquittements scandaleux. Ainsi prévenus, nous avons pu réagir contre l'impression parfois désagréable de l'interprétation vraiment trop poussée à la charge de Phyllis Haver. A vouloir trop prouver, on dépasse souvent le but et c'est le grave écueil des sujets à thèse. L'idée était suffisamment neuve et intéressante en soi pour frapper l'imagination du public par l'exposé simple et précis de ce fait divers, et le scandale de l'acquittement nous serait apparu plus saisissant encore si la publicité faite à la criminelle avait été présentée à nos yeux d'une façon moins comique et plus vraisemblable. Mais l'intention de l'auteur étant de protester, il atteint largement son but, car sa protestation est véhémente et fera certainement son chemin. C'est un film curieux, étrange et qu'il faut voir.

L'interprétation est remarquable avec Phyllis Haver, odieuse à souhait, Varconi et Robert Edeson.

(Edition Erka Prodisco.)

PAUL LERINS.

Geneviève CARGESE

Hélène HALLIER

PRINCE RIGADIN

TROIS INTERPRÈTES

DE

EMBRASSEZ-MOI

d'après la pièce de Tristan Bernard, Quinson et Mirande

que Robert PÉGUY réalise pour les

FILMS ALEX NALPAS

26, Rue Caulaincourt -:- PARIS (18e)

NOUVELLES DE L'ETRANGER

ALLEMAGNE

(De notre correspondant particulier, M. George Otto Stindt, Belle-alliancestrasse 100, Berlin S. W. 61.)

Nous vivons une véritable période de transition. L'industrie du cinéma allemand travaille tout entière dans l'inquiétude et le doute.

Quelques assemblées générales, deux ou trois visites de personnalités éminentes du film étranger, plusieurs débâcles et de nombreuses combinaisons, peu de dividendes, beaucoup de récriminations et plus encore de dommages, tel est en quelques mots le bilan de ces dernières semaines.

Parmi les films présentés il y en a bien peu de remarquables. Par contre les films moyens abondent. Pour la production en préparation, il est certain que les grandes sociétés Ufa, Aafa, National, Terra, Matador, Emelka, Defina, Sudfilm, Phœbus, Hegervald, font tous leurs efforts pour relever le niveau général au double point de vue artistique et commercial.

Mais ces sociétés y arriveront-elles? C'est le secret de l'avenir.

Premières à Berlin.

A Ufa Palast am Zoo, *Panique*, un film d'Ufa avec Harry Piel; *La Case de l'Oncle Tom*, le très beau film d'Universal; *Liebe und Dich*, un film de Carl Frœlich avec Henny Porten; *Calomnie*, avec Ramon Novarro; *Espion*, le dernier film d Fritz Lang, œuvree importante et remarquable mais nettement inférieure aux *Nibelungen* ou à *Metropolis*.

Au Gloria Palast, *La Force mystérieuse*, un film Ufa très intéressant avec Michael Bohnen, Suzy Vernon et Walter Rilla; *Rookies*, un film Metrogoldwyn.

Au Kurfärstendamm, *Le Dr Monnier et les Femmes*, un film Svenska-

Notre correspondant à Berlin, M. George-Otto Stindt (à droite), Olga Tchekova, Henri Baudin et quelques artistes au studio Efa de Berlin, entre deux scènes de *Master der Liebe* (L'Enfer d'Amour).

Ufa avec Ruth Weyher et Louis Lerch; *Les Aventures à Paris* avec Bebe Daniels, un très joli film Paramount.

Au Mozartsaal, *Le Miroir mystérieux*, avec Fritz Rasp et Felicitas Malten, mise en scène de Carl Hoffmann, un film Ufa assez intéressant mais pauvre d'imagination.

Au Beba Palast, *Die Sandgräfin*, un film Messter Orplid avec Jack Trevor et Crista Tordy; *Hent tanzt Mariett*, un très joli film Defu avec Lia Mara, mise en scène par Zelnik.

Au Titania Palast, *Der Piccolo vom Gollenen Lœwen*, un film original de Carl Boese; *Wenn die Mutter und die Tochter*, également de Carl Boese.

Au Primus Palast, *Freiwild*, un film Hegewald avec Lerch et Evelyn Holt; *Dragonerliebchen*, avec Harry Liedtke et Maria Paudler; *Der Grösste Gauner*, un film AAFA avec Luciano Albertini.

Au Capitol, *Le Cirque* de Charlie Chaplin; *The Dove* (La Colombe), un film United Artist avec Norma Talmadge.

Au Rote Mühle, *Odette* avec Francesca Bertini, Simone Vaudry et *Fremdenlegionär*, un film Emelka avec Gustar Frœlich; *Wenn ein Weib den weg verliert*, avec Nina Vanna.

Premières annoncées.

Die Sade mit Schorrsiegel, un film Terra avec Walter Rilla et Anita Doris, mise en scène de Jaap Speyer, opérateur Farkaz, décorateur Jacoby; *Charlotte etwas verrückt* avec Lia de Putty et Livio Pavanelli; un film Phœbus, mise en scène de L'cho; *Amor auf ski*, avec Harry Liedtke et Christa Tordy, mise en scène de Rolf Randolf; *Mystères d'Orient* et *Looping the loop*, deux films Ufa et le grand film de E. A. Dupont, *Moulin Rouge*, avec Olga Tchekowa.

Films en préparation.

Die Hœlle von Cayenne (L'enfer de Cayenne), un film Derufa avec Jean Murat, mise en scène de Asagaroff; *Master der Liebe* (L'Enfer d'Amour, un film Erda-Matador avec Olga Tchekowa, Hans Stuwe et Baudin, mise en scène de Carmine Gallone, décorateurs Shonle Helm et Jack Trevor, mise en scène de G. W. Pabst; *Casanovas Erbe* (L'Héritier de Casanova) avec Andrée Lafayette, Harry Hardt et Marry Delschaft, mise en scène de Manfred Noa; *Wolga*, mise en scène de Tourjansky; *Opium*, mise en scène de Robert Reinert.

GEORGE OTTO STINDT.

Une entente Cinéromans-Terra-Films

Le Film Kurier annonce que Cinéromans et la Terra-Film Co se sont associés pour coopérer dans la production et la distribution de films. Les deux sociétés produiront en commun trois films pendant la première année et six films pendant la seconde. Tous ces films auront des vedettes allemandes et seront tournés dans des studios allemands.

Les metteurs en scène seront recrutés parmi les artistes de réputation internationale.

En outre Cinéromans distribuera quelques productions Terra, et la Terra de son côté distribuera des productions Cinéromans en Allemagne.

ANGLETERRE

« Moulin-Rouge » présenté à Londres

Le nouveau film de E.-A. Dupont, *Moulin Rouge*, vient d'être présenté avec un énorme succès par la British International et Wardour-Films.

On sait que *Moulin Rouge*, qui est interprété par Olga Tchekowa et Jean Bradin, a été tourné en partie à Paris, au Casino de Paris et à certains endroits de la Capitale. Les scènes de Studios ont été tournées dans les établissements de la British International, à Elstree, près Londres.

Les journaux soulignent l'imjortance de cette production germano-britannique où l'élément français a aussi sa part.

C'est la Franco-Film qui distribuera *Moulin Rouge* en France.

Le film sur Miss Cavell autorisé à Londres.

On nous annonce qu'après quelques coupures, notamment la scène relative au soldat allemand faisant partie du peloton d'exécution et qui avait refusé de tirer sur Miss Cavell, ainsi que celle représentant la tombe du soldat auprès de celle de Miss Cavell, la sortie du film *Dawn* a enfin été autorisée par le Comité des Spectacles du Conseil municipal de Londres.

Les enfants ayant moins de seize ans ne pourront assister aux représentations à moins d'être accompagnés de personnes responsables.

Un film de Graham Cutts.

On vient de commencer a tourner " Eileen of the Trees ", de H. de Vere Stacpoole, le nouveau film que Graham Cutts réalise pour la First National-Pathe. L'adaptation de cette histoire, des plus émouvantes, est due à P.-M. Rogers et Reginald Fogwell.

L'histoire se passe au cœur de Londres, et dans la campagne anglaise, dans le petit village de Compton Fleury. Ces deux décors si différents ont permis de faire ressortir de façon frappante, les contrastes entre les différents caractères qui paraissent dans ce film

Graham Cutts, qui vient de terminer " God's Clay ", film qui sera projeté prochainement, se montre plein d'enthousiasme sur les possibilités artistiques de " Eileen of the Trees ". Son enthousiasme est partagé par Harry B. Ham, directeur de la production de ce nouveau film.

ETATS-UNIS

Réginald Denny vient en Europe.

Le Prince de l'Humour Réginald Denny est parti pour l'Europe. On sait que Denny est d'origine anglaise, que sa première éducation très soignée lui a valu, spécialement aux Etats-Unis, une réputation de gentleman accompli.

On dit en Amérique qu'il est fort possible que pendant son séjour à l'étranger, le grand artiste comique négocie l'achat des droits pour plusieurs œuvres de Bernard Shaw, œuvres qui seraient immédiatement adaptées pour l'écran et tournées par Denny.

Ce voyage durera quatre semaines environ.

" We, Americans », à Los Angeles

La présentation privée à Los Angelès de *We, Americans*, avec George Sidney et Patay Ruth Miller comme principaux interprètes, a obtenu un succès sans précédent dont le directeur Edouard Sloan a été chaleureusement complimenté. Les premières copies doivent être maintenant à New-York.

Les vedettes de la Fox.

Parmi les artistes qui figureront dans les productions Fox-Film dont la mise en chantier est projetée au cours de la prochaine saison, citons Janet Gaynor, la grande « révélation » de *L'Aurore* et de *L'Heure suprême*, Madge Bellamy, Loïs Moran, Edmund Lowe, Earle Foxe, Victor Mc Laglen, Charles Farrell, George O'Brien, puissant tragédien de *L'aurore*... A cette pléiade de vedettes viendront se joindre des visages nouveaux: Nancy Drexel, June Collyer, Sally Phipps, Maria Casajuana, Lia Tora, Caryl Lincoln, le cowboy Rex King, Charlie Morton, qui aura le grand premier rôle masculin dans le prochain Murnau; George Meeker, le prochain premier rôle de *The Escape* (L'Evasion) avec Virginia Valli; Nick Stuart, David Rollins, Barry Norton, Margaret Mann, Farrell Macdonald, Sammy Cohen, Marjorie Beebe, Nancy Carroll, Tyler Broke, etc.

Aux studios Fox de Hollywood on vient de commencer les prises de vues de *Dont Marry* (Ne vous mariez pas) avec Loïs Moran dans le rôle principal, et Neil Hamilton.

Arthur Rosson vient de terminer les prises de vues de *The Play Girl*, avec Madge Bellamy, aux studios Fox de Hollywood.

Murnau travaille dans le secret.

L'Aurore, le grand film de Murnau, n'était qu'un commencement; il semble que la nouvelle œuvre actuellement mise en scène par le célèbre cinéaste de *Faust* et du *Dernier des Hommes* soit plus révolutionnaire encore, et doive apporter des révélations nouvelles sur les possibilités latentes de l'art cinégraphique. Une atmosphère de mystère règne autour des prises de vues de *The 4 Devils* (Les 4 Diables) dont le scénario est dû à la plume du célèbre auteur Danois Herman Bang; seuls ont accès dans la partie du studio réservée à cette production, le metteur en scène et ses aides, ainsi que les artistes, et le tout Hollywood se répand en conjectures sur ce qui peut bien se passer derrière ces inflexibles barrières...

« The Squall », Film grandiose.

La First National, ayant acquis les droits de mise à l'écran de *The Squall*, la pièce qui a eu un succès sensationnel sur Broadway, est décidée à en faire un film exceptionnel, avec des décors splendides, et une troupe de tout premier ordre.

Cette pièce a été jouée pendant un an à Manhattan, où elle a eu un succès énorme. Elle se passe en Espagne, dans l'atmosphère d'une fête populaire, et la figure centrale de la pièce est une jeune paysanne dont l'entrée dans une famille castillane austère provoque une véritable révolution.

Ken Maynard et Tarzan.

Le nouveau film que Ken Maynard, et son célèbre cheval Tarzan, ont commencé à tourner est intitulé *The Code of Scarlet*. C'est une production de Charles R. Rogers, écrite par Marion Jackson.

Corinne Griffith tourne « The Divine Lady ».

Corinne Griffith a commencé le premier film de son nouveau contrat avec la First National, sous la direction de Frank Lloyd. Ce film a été tiré du roman de E. Barrington, *The Divine Lady*, adapté par Forrest Dalsey et Agnes Chrisitne Johnson. Ce sera une production de Walter Morosco.

Benjamin Christianson à la First.

La First National s'est assuré le concours de Benjamin Christianson, bien connu dans les milieux cinématiques européens, pour diriger *Nightbirds*, le nouveau film de Milton Sills.

M. Christianson, qui a été directeur à la Swedish Biograph C°, est venu se fixer aux Etats-Unis, il y a deux ans, et a déjà dirigé plusieurs films qui ont obtenu un grand succès.

Nightbirds, un scenario original, sera réalisé par Wild Gunning, auquel on doit les récents films de Sills, entre autres *The Valley of the Giants* et *Hard-Boilod Haggerty*.

Jean DEHELLY
dans le rôle du Poilu de *Verdun, visions d'histoire*,
de Léon Poirier

Le voleur dans la nuit.

Al Ray vient de commencer aux studios Fox une nouvelle réalisation intitulée *Thief in the Night* (Le Voleur dans la Nuit) avec George Meeker et Doris Hill. George Meeker est une des toutes dernières recrues de la Fox et a fait ses débuts dans *Four Nons*, de John Ford.

Seiter dirigera Collen Morre.

William A. Seiter, un des meilleurs directeurs cinématiques, dirigera " Heart to Heart ", le nouveau film de Colleen Moore. M. John Mc Cormick, réalisateur des films de la jeune étoile, vient d'annoncer la nouvelle.

Seiter a à son actif, une longue liste de films qui ont eu un gros succès financier. Au cours de l'année dernière, il a dirigé Reginald Denny, dans " On Your Toes ", " Out All Night ", et " The Cheerful Fraud "; Laura La Plante, dans " Thanks for the Buggy Ride ", et un superfilm basé sur le roman de P. G. Wodehouse, " The Small Bachelor ".

M. Seiter a fait ses débuts au cinéma comme acteur, au temps de la vieille compagnie du Biograph. Mais il prit bientôt son poste derrière l'appareil de prise de vues, et il se révéla comme un maître dans les films de Baby Peggy.

L'accident de Tom Mix.

Pendant les prises de vues de son dernier film, au cours d'un corps à corps acharné, Tom Mix est tombé au travers d'un plancher si malheureusement qu'il a dû s'aliter avec trois côtes enfoncées et un poignet endommagé.

Dolores del Rio va mieux.

La récente indisposition de Dolorès Del Rio a retardé l'achèvement des prises de vues de *La Danseuse Rouge de Moscou*, que la talentueuse vedette tourne avec Charles Farrell, sous la direction de Raoul Walsh, metteur en scène d'*Au Service de la Gloire*. L'artiste est aujourd'hui heureusement rétablie.

L'activité de Warner Bros

Depuis le 15 mars, les studios de Warner Bros sont en pleine activité. Directeurs, scénaristes, metteurs en scène et artistes travaillent à plein rendement, tous les congés ayant été suspendus. Le grand plan de production pour la saison 1928-1929 est en voie de réalisation.

Le budget consacré à la production de cette année s'élève à 12.000.000 de dollars ! soit près de 300.000.000 de francs.

On le voit, les clients et les administrateurs des productions Warner Bros qu'édite la Compagnie Vitagraph peuvent regarder l'avenir avec confiance, de belles recettes et de belles soirées se préparent pour eux dans les studios Warner Bros.

AUTRICHE

L'accord British-Sascha.

L'accord qui vient d'être signé entre British-International et la Sascha assure la distribution réciproque des productions de ces deux marques en Angleterre et en Autriche.

On en augure un grand avantage pour l'industrie cinématographique de ces deux pays.

Un Documentaire sur Vienne.

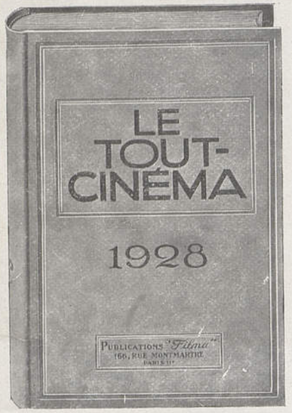
Le Luma Lichtspiele vient de présenter un grand film documentaire, *Le Nouveau Vienne*. Ce film montre toutes les transformations que la capitale de l'Autriche a subies depuis la chute de l'Empire jusqu'au régime actuel.

La Sirène des Tropiques.

Le scandale qu'on avait voulu soulever à propos de la venue de Joséphine Baker à Vienne a fait fiasco. La Vénus noire a dansé avec succès pendant plus d'un mois, cependant que son film *La Sirène des Tropiques* était applaudi sur les écrans de la capitale.

Soir de Bataille. Cet admirable tableau est extrait de *La Vie Merveilleuse de Jeanne d'Arc*, réalisé par Marco de Gastyne pour Natan.

L'Annuaire International



LE TOUT-CINEMA 1928

est en préparation et paraîtra bientôt

C'est un magnifique volume relié de 1.400 pages, illustré de plus de 300 photographies

Tous les noms, toutes les adresses, tous les documents dont vous pouvez avoir besoin

Il est sur toutes les tables

FRANCE ET SES COLONIES : 15 Fr. **ÉTRANGER : 35 Fr.**

PUBLICATIONS "FILMA"

Tél. : Gut. 51-76 **166, rue Montmartre** **PARIS (2e)**

L'Imprimeur-Gérant : H. François, 9, avenue de Taillebourg, Paris.

UN FILM FRANÇAIS

Une Java

scénario de Noël Renard
mise en scène de Jean de Size
supervision de Henry Roussell

avec

JEAN ANGELO

et

Henriette Delannoy

OMNIUM FRANÇAIS DU FILM

Société Anonyme au capital de 3 millions

Paul de La Borie, Directeur

21, Rue Saulnier, Paris-9e

Téléphone : Bergère 42-19

SPECIALISTE
DE LA
PANCHRO

ECLAIR-TIRAGE

TRAVAILLE
BIEN

CH. JOURJON
12, Rue Gaillon, Paris

Central 32-04
Louvre 14-18

H. FRANÇOIS; IMP., PARIS